

Siège de Maestricht, sous Alexandre Farnèse, duc de Parma, en 1579

Victor Joly

bron

Victor Joly, *Siège de Maestricht, sous Alexandre Farnèse, duc de Parma, en 1579*. Bury-Lefebvre,
Maastricht 1840

Zie voor verantwoording: http://www.dbnl.org/tekst/joly002sieg01_01/colofon.php

© 2015 dbnl

The logo for the Dutch Bibliography (dbnl) features the lowercase letters 'dbnl' in a blue, sans-serif font. The letter 'd' is stylized with a small 'y' shape above it, and the 'b' has a similar shape above it, creating a distinctive graphic element.

[Préface]

La présence du duc de Parme dans les provinces insurgées des Pays-Bas, avait relevé un peu les affaires de l'Espagne compromise par la confiance et la générosité de don Juan d'Autriche. Deux provinces seulement, le Luxembourg et Namur, reconnaissaient l'autorité de l'Espagne, les quinze autres étaient aux mains des confédérés, tant par les constans efforts des révoltés, que par l'adroite politique du prince d'Orange, qui, pendant cette longue et cruelle guerre, sut tirer plus d'avantage de ses nombreuses défaites, que l'Espagne de ses continuelles victoires. Sa politique tortueuse et souterraine qui rattachait

sans cesse les fils si souvent brisés de cette conspiration qui prenait tous les masques, invoquait tous les intérêts, avait fait plus de mal à l'Espagne que l'épée des confédérés. Habile à susciter à Philippe II de nouveaux ennemis, les armes espagnoles ne pouvant vaincre partout à la fois, voyaient se relever comme par enchantement derrière elles des légions nouvelles, renaissantes comme celles de Cadmus.

L'indulgence de Marguerite de Parme, la sanglante sévérité du duc d'Albe, la douceur de Requesens et la générosité de don Juan, avaient tour-à-tour échoué devant la tenace et profonde antipathie des provinces pour l'Espagne. Enfin, Alexandre de Farnèse vint balancer un peu la fortune du prince d'Orange et jeter son épée victorieuse dans le plateau. Soldat intrépide, savant stratégien, général habile et par dessus tout, fin politique, sa présence changea bientôt le cours des choses, peu favorables à l'Espagne. En quelques mois par une suite continuelle de victoires, il jeta l'épouvante parmi les confédérés, reprit une foule de places qui s'étaient rendues aux Etats et diminua ainsi les orgueilleuses prétentions que ceux-ci n'avaient pas craint d'élever, lorsque par suite de la négligence de don Juan, ils étaient parvenus à traiter de puissance à puissance avec les envoyés de Philippe.

Mais là ne s'était pas arrêté les avantages du duc de Parme; grâce à ses négociations adroites et actives, il était parvenu à détacher les provinces Wallonnes de l'union, et à les faire souscrire sans réserve au *traité de Gand*, pierre d'achoppement qui empêchait la pacification générale des provinces. Tranquille de ce côté, ayant derrière et près de lui des provinces fidèles, riches de res-

sources de tout genre, il se décida donc à fermer l'entrée du Brabant par l'Allemagne, aux forces que le prince d'Orange ne cessait d'y lever. Après quelques combats qui le laissèrent maître de tout le territoire, compris entre Bois-le-Duc, Anvers, Aerschot et Hasselt, il passa la Meuse au-dessus de Ruremonde, le 7 février 1579 et ayant pris Weert, autour duquel il fit camper son armée, il arriva en vue de Maestricht le 8 mars, époque à laquelle commence le siège que nous allons raconter *par le menu* comme dit Brantôme.

I.

La nouvelle des succès obtenus par le prince de Parme à Anvers, avait fait sentir aux confédérés la nécessité d'assurer Maestricht contre toute tentative de l'ennemi, lorsque la prompte arrivée d'Alexandre Farnèse et son miraculeux passage de la Meuse, vint déranger tous leurs projets. Ce fut en vain que La Noue, maréchal-de-camp de l'armée des Etats, chercha à se jeter dans la place; il fut arrêté aux environs d'Herentals par le marquis de Vanderberg, et contraint de se jeter dans Anvers sans pouvoir porter à la place assiégée l'appui de sa vieille expérience et de ses talens militaires.

Le 8 mars 1579, la ville de Maestricht offrait un spectacle animé, on y tenait la foire annuelle, à laquelle se rendaient une foule de marchands de Cologne, de l'Allemagne et de la Hollande, qui, peu soucieux des bruits de l'approche de l'armée espagnole, qui trouvait encore beaucoup d'incrédules, s'étaient rendus à leurs affaires avec le calme de gens habitués à dix ans de guerre civile. La

place du marché était encombrée de tentes et de pavillons, sous lesquels se trouvaient les boutiques des marchands. Des groupes animés causaient çà et là, et entremêlaient leurs propos de coramercé de réflexions sur l'état des affaires et les bruits de l'arrivée d'Alexandre qui plongeait tous les esprits dans une sorte de stupeur. Tout-à-coup un cavalier, couvert de boue et de sang, traversa la foule qui s'ouvrit devant lui comme les flots sous le taillemer d'un navire; il tenait à la main un papier qui semblait contenir la mission importante dont il était chargé; car aussitôt arrivé à la *Landscrone*, ou hôtel-de-ville, où se tenait le conseil de défense de la cité, il descendit lestement de cheval et s'élança dans le gothique édifice avec la hâte d'un homme chargé d'une haute responsabilité. Quelques minutes après, plusieurs messagers chargés d'ordres, sortirent, et la ville étonnée attendit avec une morne anxiété le résultat des nouvelles que chacun pressentait devoir être peu favorables.

L'arrivée inopinée d'Alexandre, que chacun croyait être encore occupé au siège d'Anvers, dont il avait enlevé les faubourgs, après une brillante défense, avait atterré chacun. La bourgeoisie murmurait hautement contre la lenteur et l'imprévoyance du prince d'Orange, qui avait laissé l'ennemi traverser la Meuse au milieu des difficultés, d'une saison où les glaces du fleuve semblaient devoir mettre un obstacle à toute tentative de ce genre. Puis la retraite des troupes des Etats à Herenthals et dans les villes voisines du Brabant, alors qu'elles pouvaient écraser l'armée ennemie par la supériorité du nombre, avait accru encore l'irritation. Toutefois les assurances de Melchior de Schwartsenbourg de Heerlen, que bientôt Fran-

çois de La Noue, fameux par son héroïque défense de la Rochelle, viendrait leur apporter le secours de ses talents et de sa vaillante épée, avaient un peu apaisé les esprits. Chacun croyait donc le courrier porteur de la nouvelle de l'arrivée du corps d'armée de La Noue, qui déjà s'était fait précéder à Maestricht par Sébastien Tapin, officier lorrain, d'une haute renommée militaire, et qui partageait en ce moment avec Jacques Heeren, bourgmestre de Maestricht, et le comte de Heerle, l'autorité sans bornes nécessaire à la défense d'une place aussi importante pour la fortune des Etats et l'avenir politique de la Belgique entière.

La bourgeoisie armée, tirée des corps de métiers, était une force trop utile, pour qu'elle ne fut pas représentée au conseil de défense de la place. Les doyens des métiers avaient donc été appelés au conseil avec les chefs de la garnison qui ne se composait que de douze cents hommes Anglais et Ecossais, vieux soldats qui avaient battu plus d'une fois les Espagnols, sous les ordres de La Noue. Six mille bourgeois armés et exercés, auxquels se joignirent plus tard quelques mille paysans et deux compagnies de femmes héroïques, qui tombèrent avec les derniers défenseurs de la ville, composaient toutes les forces que Maestricht allait avoir à opposer aux bandes du duc de Parme, dont la carrière militaire semblait ne devoir être qu'une suite non interrompue de victoires.

Une heure s'était écoulée depuis l'arrivée du courrier, lorsqu'on vit des patrouilles envoyées en reconnaissance dans la matinée, se replier sur la ville, avec l'air morne et abattu de gens dont le courage est obligé de ployer sous la nécessité. A cette vue, les espérances de voir arriver

le corps d'armée de La Noue s'évanouirent, et une sorte d'émeute se forma deyant l'hôtel-de-ville et sur le Vrythof, où déjà quelques orateurs populaires du panti de l'Espagne cherchaient à effrayer le peuple des suites d'une folle résistance qui ne pourrait amener que la ruine et le massacre d'une population entière.

L'un des plus chauds de ces émeutiers était un orfèvre nommé Jan Martyns, lequel avait été impliqué, deux ans auparavant, dans la conspiration des récollets, qui voulaient livrer la ville aux Espagnols, complot à la suite duquel cet ordre fut chassé de la ville.

- Voilà les promesses de vos magistrats, dit l'orfèvre en traversant la foule, on vous a leurrés de l'arrivée du prince d'Orange et de l'armée des Etats, et voilà qu'on nous enferme sans vivres, sans garnison quasiment, et sans espoir de recevoir du secours, puisque tous les passages sont gardés par le général de cavalerie Gonzague.

- Sans compter que la cavalerie des Etats a été battue à Herenthals et n'est rentrée à Turnhout qu'à grande peine, dit un drapier.

- Savez-vous ce que vient d'annoncer le courrier, dit l'orfèvre.

- Non, dit un autre.

- Je gagerais ma tête que ce ne sont pas de bonnes nouvelles, sinon messeigneurs des Etats n'eussent pas manqué de les annoncer déjà, dit Martyns, dont l'insolence croissait avec la patience de son auditoire. Ce sera sans doute encore quelque nouvelle défection de l'armée des Etats: il y a un mois cinq mille wallons ont passé au service du prince de Parme.

- Qu'est-ce que cela prouve, maître Martyns, dit un

homme enveloppé d'une cape qui se tenait auprès de l'orateur.

- Cela prouve, seigneur Manzan, que les wallons ont le nez fin et que quand les rats abandonnent une maison, c'est qu'elle est bien près de s'écrouler.

- Voulez-vous que je vous dise une chose, maître Martyns, dit celui qu'à sa figure et à son accent on pouvait reconnaître pour un étranger, vous jouez un jeu à vous faire pendre, messire! à moins que quelque brave citoyen n'épargne ce soin au bourreau, en vous assommant comme un animal dangereux que vous êtes.

- Et qui se chargerait de ce soin, messire, dit l'orfèvre en portant la main sous son manteau, pour y chercher une arme.

- Moi! tout le premier, dit Manzan, pour délivrer la ville d'un traître et d'un lâche, qui travaille à livrer ses frères à un vainqueur dont chaque conquête est souillée de meurtre.

- Si vous m'appelez traître, quel nom vous réservezvous alors à vous qui avez abandonné votre souverain, votre patrie et votre religion, pour vous allier à ceux que votre roi poursuit comme rebelles; qui a trahi un maître peut en trahir deux, seigneur Manzan!

- Tu n'en trahiras plus au moins, toi! dit l'espagnol en portant à Martyns un furieux coup de dague qui perça la plaque et le buffle de son baudrier et le renversa, tout abasourdi, par terre.

Manzan allait redoubler et tenir sa promesse à l'orfèvre, sur qui il avait déjà posé un pied, lorsqu'il se sentit retenir le bras par derrière; il se retourna plein de colère

et sa fureur tomba comme par enchantement en reconnaissant Sébastien Tapin, qui sortait de l'hôtel-de-ville en ce moment et s'était enquis de la cause de ce tumulte.

- Laissez cet homme, seigneur Manzan, dit-il, en jetant un froid regard sur l'orfèvre, nous ferons veiller sur ce meneur, et pardieu, si nous avons des arquebuses pour les ennemis du dehors, nous aurons des gibets pour ceux du dedans!

Après cette allocution qui laissa Mártyns tout rêveur, les deux chefs s'éloignèrent pour aller donner des ordres et veiller à la défense de la cité.

Manzan, ou *Moncade*, comme l'appellent quelques chroniqueurs, était en effet un transfuge espagnol qui avait quitté l'armée du duc de Parme, après une violente querelle avec le colonel Camille Capizucchi, dont il avait poignardé le frère dans un repas de corps. Octave Capizucchi, jeune volontaire, nouvellement arrivé d'Espagne, manifestait son étonnement qu'une guerre, telle que celle des Pays-Bas, ne fut pas terminée en une campagne, et semblait accuser les officiers de mollesse ou d'incurie pour le service du roi; les têtes échauffées par le vin firent le reste et le jeune homme, frappé au coeur par Manzan, paya de sa vie une téméraire bravade. Le crédit du frère de la victime auprès d'Alexandre était trop puissant pour que Manzan ne dût pas le redouter. Après quelques tentatives pour se faire rendre justice, voyant qu'il était menacé d'être renvoyé en Espagne, il prêta l'oreille aux brillantes offres qui lui furent faites par un émissaire du prince d'Orange, enchanté de s'attacher un ingénieur de mérite tel que Manzan, qui jouit bientôt de toute sa confiance et rendit des services signalés aux confédérés, par

son expérience et son courage, qui n'était plus en quelque sorte qu'un sombre désespoir. Partout où pleuvaient les balles, où les boulets labouraient les retranchemens, on voyait la pâle figure de Manzan, l'oeil fixé sur les ennemis qu'il eut anéanti d'un coup d'oeil, si la haine pouvait avoir une telle puissance.

Sébastien Tapin, sur le courage et le génie duquel reposait le salut de la cité, était un officier de fortune, parvenu à force de talent et de courage. Sa vie tout entière passée dans les camps, lui avait donné cette rudesse militaire franche et loyale, qui s'allie si souvent à la vraie bravoure. Audacieux ou prudent, selon les occasions, il savait être Fabius, quand il eut été dangereux d'être Annibal. Sa brillante défense au siège de la Rochelle en 1574, où il résista avec La Noue aux efforts de Richelieu et aux forces de toute la France, avait attiré sur lui l'attention de l'Europe et surtout du prince d'Orange, qui avait l'habitude de dire que Tapin valait dix citadelles, et que là, où il se trouvait, une bicoque devenait une place impénétrable. Grand, robuste, quoique maigre, on lisait dans son regard une haute intelligence et une pénétration rarement en défaut. Son insouciance et son sang-froid au milieu des plus grands dangers, était inouïe. Il avait vécu si long-temps au milieu des dangers, dit Strada, qu'il en avait perdu toute crainte. Ses préoccupations scientifiques et militaires l'absorbaient quelque fois de telle sorte, qu'il n'entendait plus le bruit de l'artillerie et ne voyait pas les boulets enlevant des pans entiers de murailles à ses côtés. Aussi Alexandre de Farnèse avait-il pour Tapin la plus haute estime, et lorsqu'il apprit sa présence dans la ville, il se tourna vers Serbellon et Properce Barocci,

ingénieurs de grande réputation, et leur dit d'un air soucieux:

- Je crains fort, Messieurs, que Maestricht ne nous coûte plus cher que nous ne l'avions pensé.

Ces deux officiers, avec Lesly, chef des Écossais et des Anglais, et d'Harcourt, capitaine d'une compagnie de mousquetaires français, formaient, avec le commandant Melchior de Heerle et le bourgmestre, le conseil de défense. On communiquait, s'il y avait lieu, les mesures prises par le conseil aux doyens des métiers, dont l'influence sur le peuple n'était pas à dédaigner.

Après avoir parcouru pendant quelque temps les remparts de la place et avoir jeté partout son coup-d'oeil d'aigle, Tapin s'arrêta sur le bastion qui séparait la porte de Tongres de celle de Bois-le-duc, puis se tournant vers les officiers qui l'accompagnaient dans cette reconnaissance militaire:

- Messieurs, leur dit-il, c'est ici que se porteront les efforts des ennemis, c'est le côté faible de la place, c'est donc ici qu'il faut apporter tous nos soins et toute notre vigilance. Puis il donna des ordres pour faire de nouveaux fourneaux de mines dans la contrescarpe des fossés, fit charger les mines, et prit toutes les précautions que lui suggéraient sa prudence et la haute responsabilité qui pesait sur lui.

Cependant, tandis que Tapin-veillait au salut de tous, quelques hommes s'efforçaient de détruire secrètement son ouvrage; un parti faible mais remuant, s'agitait sourdement et entretenait des intelligences avec l'ennemi. Parmi ceux-ci se distinguait particulièrement Martyns l'orfèvre, dont la dernière aventure avait redoublé la haine

et l'insolence; il s'était adjoint, pour menor à bon port on oeuvre des ténèbres, un capitaine allemand nommé Pierre Blommaerts, espèce de soldat valet, portant sa banale épée à qui la voulait acheter et toujours prêt à trahir son parti, pourvu que sa trahison lui rapportât un gain honnête. Ce dernier pouvait être d'une grande utilité à Martyns dans ses projets: le mot de guet, une porte, un rempart pouvaient lui être confiés, et dans ce cas, les Espagnols eussent été prévenus bientôt et le sac d'une grande cité eût payé leur trahison.

La figure de Blommaerts, pendant la ronde de Tapin, n'avait pas échappé au coup-d'oeil inquisiteur de celui-ci, il l'avait vu écouter avec une curiosité inquiète le détail des nouvelles dispositions prises par le chef. La trahison se lisait sur cette plate et ignoble figure, en caractères si saillans, que Tapin ne put s'empêcher de demander à Melchior de Heerle:

- Connaissez-vous eet homme, comte?

- Oui! dit de Heerle, c'est un des anciens compagnons d'armes de Lumey, brave et fidèle.

- Je voudrais le croire comme vous, mais je ne sais si je me trompe, celui qui vendit son maître pour trente deniers, devait avoir une figure comme cela. Toutefois j'aurai l'oeil sur lui.

Dans la soirée du dix mars, deux hommes enyeloppés de manteaux, frappèrent à une petite porte de la rue des Maeréchaux, espèce de juiverié immonde et mal-famée; après avoir heurté et siffle plusieurs fois, on vint leur ouvrir et ils entrèrent dans un long couloir sombre, vivement illuminé vers le milieu par un éclatant pan de lumière, provenant d'une chambre dans laquelle se te-

naient quelques individus assis autour d'une table, sur laquelle se trouvaient des brocs de bière et des cruches d'eau-de-vie. A l'arrivée des deux inconnus le cénacle entier se leva avec des marques de respect.

- Nous sommes fidèles au rendez-vous, n'est-ce pas capitaine, dit une espèce de soldat ivre; les renards sont traqués dans leur terrier, il ne s'agit plus que d'y faire entrer les chiens. A quand la curée?

- Ce sont-là vos compagnons! capitaine, dit Martyns à son-collègue en jetant un coup-d'oeil de dégoût sur cette sale orgie dans laquelle on allait discuter le sort d'une population de quarante mille habitants.

- Oui, dit le capitaine, en vidant un immense verre de genièvre.

- Vous m'avez promis cependant que nous aurions ici la majorité des officiers anglais, que diable voulezvous faire de ces ivrognes.

- Ivrognes! qui ça? dit un vieux soldat royalement ivre, je vous trouve passablement insolent! sachez messire que vos airs seigneuriaux sont ici des plus mal placés; devant la corde tous les humains sont égaux! que voulonsnous, parbleu? livrer la ville au duc de Parme, pour vingt mille écus d'or, chacun sa part de l'or de ces chiens d'hérétiques, n'est-ce pas maître! le duc de Parme fait là une belle affaire, sur mon âme, nous sommes trop beaux joueurs, une poignée d'écus contre une toison d'or de chanvre! à boire aux chevaliers de l'ordie de Saint-Gibet, patron des torticolis et des rhumes de cerveau.... Tapin, Schwartzembourg, Manzan à mille florins par tête et la bénédiction du pape par dessus le marché! *Pontisex Maximus!* comme on dit en latin à Louvain.... J'ai la

saumure de trente-six harengs dans le gosier... à boire! Ma part de Maestricht pour deux cruches de Malvoisie.... C'est monsieur le grand, diable qui a tenu Luther et Calvin sur les fonts baptismaux....

Puis il se mit à chanter d'une voix enrouée:

Le grand-bailli de Lucifer
N'est autre que Martin Luther!

- Si tu ne serres la bride à ton muffle, dit le capitaine, je vais, te la fermer, de manière à ce que tu ne nous ennuies pas de long-temps.

- La bénédiction du Pape et ma part de Maestricht, pour deux cruches de Malvoisie! dit l'ivrogne, en roulant sous la table où il se mit bientôt à ronfler bruyamment.

- Tandis que cette outre pleine dort, dit Martyns, convenons de nos faits. Voyons, toi d'abord, le concierge de la porte de Tongres.

- Je réponds des clés pour le jour convenu, dit l'homme.

Bien! et toi, dit-il, en tirant par le bras une espèce de soldat, qui regardait toute cette scène d'un air hébété.

- Trente barils de poudre dans le bastion du rempart, de la porte Notre-Dame, une mèche et vive la messe et au diable les hérétiques!..

- Mes amis, dit Martyns, en jetant un coup-d'oeil de dégoût sur ses compagnons, nous avons à endormir la surveillance de deux hommes, dont l'oeil va chercher les secrets au fond du coeur, Tapin et Melchior de Heerle; soyez donc prudents, le nombre des fidèles est petit, celui des rebelles grand, que chacun de vous soit donc toujours

prêt à agir, il s'agit de sauver notre cité des horreurs d'un siège et de ramener à la vraie religion, une population égarée par les ministres de l'enfer. Prudence et silence, jusqu'au jour propice, et maintenant séparons-nous sans bruit.

Les conjurés se levèrent pesamment, prirent leurs chapeaux, s'enveloppèrent de leurs capes et se retirèrent mystérieusement.

Resté seul dans la rue avec son compagnon Martyns, le capitaine se pencha vers lui et lui dit à l'oreille:

- Vingt mille écus d'or à partager entre plusieurs personnes, font peu de chose, répartis entre deux, cela fait une honnête somme.

- Tiens! dit l'orfèvre avec un sourire, mais comment?

- Laissez-moi faire, maître Martyns, je vous avertirai quand il en sera temps. Un mot encore, vous qui vantez la prudence, pratiquez-la, votre querelle d'aujourd'hui avec le capitaine Manzan, a attiré l'attention sur vous et maintenant, au revoir, camarade!

L'allemand serra la main de son collègue et lorsqu'il fut près de le perdre de vue, on aurait pu l'entendre marmotter entre ses dents: vingt mille écus qui ne se partagent pas sont une bien honnête somme aussi, maître Martyns!

Les travaux exécutés par Tapin en quelques jours, tenaient du miracle. Trois ou quatre mille paysans refoulés par les Espagnols qui avaient formé un cercle de fer mobile autour de la ville, lui avaient été du plus grand secours, la haine de l'Espagne était un sentiment si géné-

ral et si vivace, que plus de mille femmes s'offrirent spontanément pour travailler aux retranchemens et en élever de nouveaux. On fit des ravelins devant les portes, on rétablit les murailles et les tours, on éleva de nouveaux forts. Pendant ce temps une compagnie de bourgeois armés soutenus par deux cents cuirassiers français, parcourut la banlieue de la cité et brûla tous les villages où l'ennemi aurait pu établir ses quartiers d'hiver.

Alexandre Farnèse ne restait pas inactif de son côté. Il détacha le régiment de Lopez de Figueroa qui repoussa les incendiaires, puis détacha Mondragon sur l'autre rive de la Meuse avec un corps suffisant pour bloquer Wyck. Puis pour faciliter les communications entre les deux corps d'armée, il jeta deux ponts sur la Meuse, l'un à Haren, l'autre à Heugem, il fit fortifier les têtes de ponts qui coupèrent ainsi toute communication de la ville par le moyen de la rivière. Il parvint au même but sur la rive droite en élevant quatre forts qui furent établis le premier à la montagne St.-Pierre, le second devant la porte de Tongres, le troisième vis-à-vis le bastion St.-Servais et le dernier vis-à-vis l'église de l'ordre Teutonique. Puis, sans attendre les pionniers que le comte de Mansfeld devait lui amener du Luxembourg, Farnèse s'occupa de faire commencer les tranchées et donna lui-même l'exemple en travaillant tout un jour à la tête des gentilshommes de sa maison; on relia les forts entr'eux par une ligne de circonvallation bien défendue, et après leur avoir donné une formidable artillerie et y avoir mis des garnisons suffisantes, la ville se trouva complètement entourée d'un triple cercle de canons et de soldats.

Impuissans à empêcher le travail des ennemis qu'aucune

attaque du dehors ne venait interrompre, Tapin accusa quelque fois le courage des confédérés qui laissaient l'ennemi achever tranquillement leurs travaux. Cependant des forces supérieures à celles de Farnèse, se trônvaient éparses à Termonde, à Malines, à Herenthals et à Bois-le-Duc. Convaincu alors qu'il ne devait plus compter que sur lui et sur le courage des habitans, il se résolut à une défense acharnée qui pût coûter cher au vainqueur, si jamais il devait planter sa bannière sur les ruines de Maestricht. Le conseil de défense s'assembla et, après une heure de délibération, résolut de faire connaître franchement au peuple la situation des affaires, afin de savoir jusqu'à quel point on pouvait compter sur son concours.

En effet, le bourgmestre Jacques Heeren, le commandant supérieur de la place Melchior de Heerle, Sébastien Tapin, Manzan, et les chefs de compagnies armées de la bourgeoisie, se rendirent quelques jours après sur le Vrythof, où l'on avait fait dresser une estrade destinée aux chefs. Une mer de peuple encombrait les rues, les toits voisins de la place, qui n'offrait elle-même qu'un océan de têtes, au milieu duquel s'élevaient des pointes de lances et des fers de hallebardes. Chacun interrogeait son voisin sur la communication qui allait se faire et que le sonneur de la ville avait annoncé depuis le matin comme intéressant également tous les habitans. Enfin au bout de quelques minutes, les acteurs principaux de ce grand drame populaire parurent sur l'estrade, accompagnés des doyens de métiers et des chefs des compagnies armées. Le bourgmestre Heeren fit signe de la main qu'il voulait parler, et cette immense ruche bourdonnante s'apaisa comme par enchantement.

- Frères! dit Heeren d'une voix mâle et accentuée, ce n'est plus du dehors qu'il vous faut attendre votre salut; il réside aujourd'hui en vous seul. Les secours que nous attendions des Etats n'ont pu parvenir jusqu'à nous. L'ennemi est aguerri, en hardi par ses succès sous un général, qui semble avoir fait un pacte avec la victoire. Trente-trois mille hommes sont autour de nos murs; armes, vivres, munitions, ils ont tout en abondance. Nous n'avons pour résister à tout cela qu'une faible garnison, peu de vivres, des murs et des remparts qu'il nous faudra cimenter de notre sang, pour les empêcher de crouler. Que ceux donc qui prévoient l'issue d'une lutte aussi inégale et qui veulent sortir de la ville se nomment, afin qu'il n'y reste que d'héroïques citoyens, disposés à ne laisser à l'Espagne que des cadavres sur des ruines!

Un silence se fit, pendant lequel on put entendre le croassement d'une volée de corbeaux regagnant leurs nids dans les tours de St.-Servais.

Ce fut au tour de Tapin de prendre la parole, ce qu'il fit avec son éloquence militaire, âpre et laconique.

- Citoyens de Maestricht, on vous a dit les dangers et non les ressources, et pas un de vous n'a parlé de capitulation. Je ne vous demande que deux mois de cette fermeté pour voir fuir devant vos armes ces insolens Castellans qui m'ont montré plus souvent le dos que le visage. Si par hasard il pouvait se trouver un lâche parmi vous, qu'il regarde le courage et le dévoûment des femmes. Soyez unis, vous serez forts; visez bien et longtemps, avant de lâcher la détente de vos arquebuses; frappez de la pointe et toujours au visage. Ne vous effrayez pas d'une brèche; nous leur ferons autant de nou-

veaux remparts qu'ils nous feront de ruines et, par la messe! si l'on nous dessèche nos fossés, nous les remplirons de leur sang! Jurez-donc avec moi sur votre salut, sur la tête de vos femmes et de vos enfans, de vous opposer tant qu'il vous restera un souffle de vie, à toute transaction avec l'Espagne. Qu'il n'y ait entre eux et nous d'autres messagers que les boulets, d'autres paroles que: *Feu!* et pas de quartier aux bourreaux de votre patrie!

Un hurra général suivit les paroles de Tapin, ce fut une frénésie de patriotisme, une fièvre de dévouement, dont il fallut modérer l'excès. Les moins hardis demandaient qu'on les conduisit à l'ennemi retranché dans ses forts, et tous voulaient qu'on attaquât les Espagnols qui, confians en leurs forces, semblaient n'avoir rien à redouter. Tapin et Melchior de Heerle profitèrent de cet enthousiasme. Soixante cavaliers furent choisis par Tapin et six cents fantassins, conduits par le bourgmaître, sortirent par la porte de Bois-le-Duc, où se trouvait un fort occupé par le régiment de Lopez de Figueroa. Il était midi, soldats et pionniers étaient couchés sur le revers intérieur de la tranchée, où ils se reposaient de leurs fatigues. Les postes avancés des Espagnols sont culbutés par Tapin, qui brûle la cervelle, à bout-portant, au cornette Leganez, commandant du poste. Surpris et épouvantés par cette brusque attaque, les piquiers espagnols se retirent sous le feu du fort, mais pas assez tôt pour que la cavalerie de Tapin ne coupe la retraite à une trentaine de mousquetaires qui sont taillés en pièces. Pendant ce temps Jacques Heeren comblait avec ses fantassins cent cinquante pieds de tranchée laborieuse-

ment élevée sous le feu de l'ennemi. Cinquante soldats de Figueroa, qui se trouvaient dans la tranchée, sont écharpés sans pitié, et ce n'est qu'après avoir porté le désordre et avoir fait subir une perte sensible à l'ennemi, que les Maestrichtois se retirèrent, emportant avec eux une bannière espagnole qui flottait à l'angle du fort ennemi. Ce succès obtenu en plein jour, à la vue de l'armée espagnole entière, remplit la ville de joie; les vainqueurs furent reçus avec des acclamations qui tenaient du délire. Femmes, enfans, tous étaient remplis d'un ardent héroïsme, qui les faisait aspirer après le danger. Le drapeau espagnol enlevé fut attaché sur le Vrythof, au pilori, et le soir de joyeuses rondes d'enfans, de femmes et de soldats, célébraient leur victoire, comme si l'ennemi n'eut pas toujours été à leurs portes.

- Il ne faut jamais dormir sur un succès, mes enfans, dit Tapin en retournant au *Landsgrone*, où il avait sa demeure, que ceux donc qui veulent prendre leur part d'une nouvelle victoire, s'assemblent ici ce soir, je leur dirai alors pourquoi.

Vingt-cinq compagnons du corps des marchands et des drapiers s'avancèrent aussitôt.

- Nous retenons la première place, général! ça nous ennuie fort de vous voir préférer les Anglais et les Français, comme si nous ne savions pas comme eux trouver le défaut de la cuirasse d'un signor, ou lui casser les reins d'un coup d'arquebuse!

- Vous êtes de braves gens, pardieu! dit Sébastien, et je vous promets ce soir votre part de la fête.

Le reste de cette journée se passa en canonnades et en fusillades meurtrières. Les Espagnols, furieux de l'échec

qu'ils avaient reçu, poussèrent la tranchée jusqu'au fossé de la ville, où ils s'établirent, malgré le feu continuel des remparts qui leur causait de grandes pertes. La nuit qui arriva fit cesser le feu des deux côtés, mais une autre tuerie allait commencer.

La fureur d'Alexandre Farnèse en apprenant la nouvelle de l'échec reçu par ses troupes, ne peut se décrire; il partit de Petersheim où il avait son quartier général et arriva au camp, où il fit mander les officiers commandant le fort et Lopez de Figueroa, colonel du régiment qui avait été si maltraité pendant la sortie de Tapin.

- Messieurs! dit Farnèse, je viens d'apprendre qu'une poignée de marchands et de paysans a fait à nos armes un affront sanglant; le régiment de Figueroa n'aura désormais d'autres drapeaux que ceux qu'il enlèvera à l'ennemi. J'attendais mieux du vieux régiment de Lombardie! Je vous avais fait l'honneur de vous accorder le premier assaut, mais puisqu'une poignée de rebelles a suffi pour vous faire perdre en un jour votre réputation et votre gloire, le corps de Fronsberg et le régiment de Tolède, vous montreront le chemin de la brèche et vous ouvriront un passage jusqu'à ces ennemis, devant lesquels vous avez fui!

Un morne silence, régnait dans les rangs de ces vieux soldats, bronzés au feu des batailles et qui s'étaient acquis une si belle gloire dans les guerres d'Italie. De grosses larmes roulaient sur la mâle figure de Lopez, qui pleurait peut-être pour la première fois de sa vie.

- Enseignes! cria Alexandre d'une voix éclatante, rendez-moi vos drapeaux, puisqu'ils ne sont plus en sû-

reté parmi vous, et que vos épées ne leur sont plus un rempart fidèle.

A ces paroles, la douleur qui bouleversait tous ces coeurs, éclata comme un torrent dont on vient de rompre la digue; officiers, soldats, le visage sillonné de larmes, se jetèrent autour d'Alexandre qui les contemplant du haut de son cheval avec un front sévère.

- Nos drapeaux! ne nous ôtez pas nos drapeaux! fut le cri général, c'est notre honneur, notre vie, nous les avons trop souvent couverts de notre sang, pour qu'un moment d'oubli et d'imprudence soit puni aussi cruellement.

Lopez s'avança à son tour et prenant un pistolet dans les fontes de sa selle, le présenta à Alexandre:

- Si votre altesse veut nous ôter l'honneur, qu'elle commence par nous ôter la vie.

Pour toute réponse, Alexandre tendit la main à Lopez qui la saisit et la baisa, puis se retournant vers les soldats, il leur cria:

- Muchachos! jurez-moi, sur la tête de votre général que vous ne laisserez à personne l'honneur de paraître les premiers sur la brèche et que votre bannière y flottera avant toutes les autres.

- Nous le jurons! dirent les soldats d'une voix unanime.

- C'est bien, mes enfans! fit Alexandre d'un air radouci; mais une autre fois songez à mieux conserver la réputation sans tâche du vieux régiment de Lombardie!

Cette scène, qui avait monté au plus haut point les esprits dans les troupes d'Alexandre, et qui avait eu pour témoins les chefs Maestrichtois, fit réfléchir Tapin, dont j'audace s'était accrue par le succès de la journée. Cepen-

dant il crut imprudent d'attaquer une seconde fois des troupes dont la prudence et la vigilance seraient difficiles à tromper; il s'arrêta donc à un autre projet.

La tranchée et le fort qui commandaient la porte de Tongres, étaient gardés par une partie du régiment de Fronsberg et deux compagnies d'Allemands de Charles Fuggher, qui, jaloux du régiment de Lombardie; avaient appris avec une secrète joie l'échec qu'il avait reçu dans la matinée. Le service de ce côté de la place se faisait mollement. Manzan, qui commandait à la porte de Tongres, proposa donc à Tapin de donner une camisade à l'ennemi de ce côté. Ce projet était tout-à-fait celui de Tapin, qui disposa tout pour l'attaque.

Cent hommes d'élite, choisis parmi cinq cents volontaires, et commandés par Manzan, Tapin et Blominaert, sortirent à minuit par la porte de Tongres. La nuit était noire et convenable à une expédition de ce genre. Parvenu à quelques pas de la première sentinelle, les assiégés qui s'étaient couverts de chemises blanches par-dessus leurs armes, se couchèrent devant le revêtement de la tranchée que l'on distinguait à peine, quoique l'on entendit fort bien les voix des soldats de garde.

Manzan s'approcha tranquillement de la sentinelle, et l'interrogeant en espagnol, lui demanda s'il faisait bonne garde.

- Aussi bonne qu'on peut la faire par une nuit à faire allumer sa lanterne à Lucifer lui-même, dit le soldat.

- Ne vas pas te laisser surprendre comme le régiment de Lopez, dit Manzan; il paraît qu'ils ont été étrillés d'importance!

- Vraiment! ça rabattra un peu les airs de capitaine de

messieurs de Lombardie; ils ont l'orgueil plus long que la rapière.

- Silence! dit Manzan, n'as-tu rien entendu venir de ce côté?

- Où, seigneur officier?

- Là, à gauche, ne vois-tu pas comme des formes qui se glissent. Approche ici, que je te montre.

Le-soldat s'avança sans défiance, et se baissa pour mieux voir, lorsque Manzan le saisissant à la gorge, le poignarda sans qu'il pût jeter un cri.

Délivrés de ce témoin importun, les assiégés gravirent en silence la crête de la tranchée sur laquelle Manzan se courba un instant pour mieux observer. Deux cents soldats y dormaient sur le sable, enveloppés de leurs manteaux. Les feux des bivouacs presque éteints projetaient de temps en temps une vive lumière. Tout-à-coup, un sifflement aigu se fait entendre et cent fantômes blancs, s'élançant du haut de la tranchée sur les dormeurs, qui sont massacrés sans pitié; l'alarme est donnée au camp, une compagnie de mousquetaires d'Annibal d'Altemps, sort du fort, et rencontre les Wallons du comte de Roeulx, qu'ils prennent pour l'ennemi et sur lesquels ils font une décharge à bout portant.

- Trahison! s'écrie Manzan, les Espagnols massacrent les Wallons! Ces paroles augmentant le désordre, qui ne fait plus que s'accroître de moment en moment, les assiégés qui se reconnaissaient dans l'obscurité, portaient aux ennemis des coups mortels et certains. Les Espagnols, les Allemands de Fronsberg et les Wallons se massacraient avec une indicible furie, lorsque tout-à-coup une voix sort de la mêlée.

- Main basse sur les blancs! ce sont les ennemis.

Ces mots changèrent le combat et Tapin s'en aperçut assez tôt pour faire sa retraite sans perdre un homme, après avoir détruit la tranchée en maints endroits et avoir tué à l'ennemi plus de deux cents hommes.

Les vainqueurs rentrèrent dans la ville, qui les reçut avec des transports de joie inexprimables; les femmes enlevèrent Tapin et le portèrent en triomphe à l'hôtel-de-ville. Le reste de la nuit se passa pour les assiégés dans la plus grande joie. Le désordre dans le camp espagnol dût être bien grand, car on y vit errer jusqu'au matin des feux, et l'on entendit jusqu'au jour les trompettes et les qui vive des sentinelles.

II.

Deux succès aussi importants obtenus en un jour, avaient exalté le moral et l'audace des assiégés d'une manière inexprimable. Toute crainte de l'ennemi avait cessé. Soldats, bourgeois, paysans, femmes, travaillaient aux retranchemens avec un courage et une gaîté qui témoignaient de leur confiance. On entendait du camp espagnol les chansons des travailleurs, qu'interrompaient de temps en temps quelques coups d'arquebuse adressés aux pionniers, quand ceux-ci avaient l'imprudence de se montrer à découvert.

Le duc de Parme avait trop profondément ressenti l'affront fait aux armes espagnoles, pour qu'il ne pressât pas les travaux du siège par tous les moyens qui se trouvaient en son pouvoir. Déjà deux fois le conseil de guerre s'était assemblé et François de Montesdocha, ancien gouverneur de Maestricht, qui connaissait parfaitement le côté faible de la place, avait fait prévaloir son avis, partagé du reste par Farnèse et Serbellon, qui consistait à prati-

quer la brèche dans le bastion le plus rapproché de la Meuse, vers la porte de Bois-le-duc; toutefois Farnèse n'osa rien décider avant l'arrivée du grand-maître de l'artillerie, le comte de Berlaimont qui se trouvait à Namur où il pressait l'envoi de l'artillerie de brèche et des fascines nécessaires aux travaux d'un siège qu'on pressentait devoir être long et difficile.

L'opinion du comte de Berlaimont fut différente de celle de Montesdocha; il prouva qu'une attaque de ce côté pourrait coûter beaucoup de monde, tandis que du côté de la porte de Tongres, les chemins étant profonds, couvriraient le soldat pour le commencement de la tranchée; qu'il y avait à la porte de Tongres une vieille tour et un bastion saillant, facile à abattre et dont les débris seraient plus que suffisants pour combler le fossé.

- Comme ancien gouverneur de la place, messieurs, dit Montesdocha, je dois vous avertir qu'une attaque de ce côté vous coûtera cher.

- Et depuis quand avez-vous vu prendre une ville sans y monter par un marche-pied de cadavres! dit Berlaimont.

- Comte, ceci vous regarde! dit Farnèse, prouveznous par le succès que vous avez raison, mais soyons avarés du sang de nos soldats, il y a des victoires plus douloureuses que des défaites.

- Que votre altesse se rassure, l'événement prouvera j'espère, que ce n'est pas sans de longues réflexions que je tiens à faire prévaloir, mon avis; du reste, ceux qui trouveront le chemin trop difficile, n'auront qu'à me suivre je leur montrerai la route.

- Vous n'aurez pas le souci de me l'indiquer, à moi, comte! dit Montesdocha avec hauteur.

- La paix, messieurs! la paix! fit Alexandre avec un sourire, il y aura de la gloire pour tous; nous accédons au projet du comte de Berlaimont, on commencera les batteries demain.

En effet, les travaux poussés avec vigueur sous les yeux du général espagnol étonnèrent les assiégés qui s'étaient attendus de voir commencer l'attaque à la porte de Bois-le-duc. En quelques jours les batteries furent achevées et le canon débarqué des bateaux y fut placé aux acclamations des troupes, impatientes du combat et des émotions sanglantes de l'assaut.

Le 25 mars on comença donc à battre la ville avec quarante-six pièces de canon, dont la plus grande partie était pointée contre la tour et l'angle saillant de la porte de Tongres. Les boulets se succédaient sans relâche et bientôt une partie de la muraille combla le fossé, mais pas assez pour permettre l'assaut. Pendant ce temps, Tapin, calme et souriant, faisait achever à l'intérieur un retranchement et un fossé nouveaux que les Espagnols découvrirent après avoir inutilement battu la muraille de 6000 coups de canon.

Cependant Tapin disposait tout pour résister à l'assaut; les compagnies de bourgeois armés jointes à la garnison et à cinq cents robustes paysans armés de fléaux ferrés, attendaient le signal derrière les remparts. Les femmes travaillaient aux brèches avec un courage et une activité qui ne pouvait faillir et faire des héros de tous les défenseurs de la cité. Martyns lui-même et ses acolytes prêtaient une main officieuse aux travailleurs pour mieux cacher

leurs soutevraines menées. La journée du 26 se passa ainsi dans l'attente d'un assaut; tout ce qui pouvait porter une arme attendait le signal de paraître aux remparts. Mais la vigilance de Tapin découragea les assiégeans, qui apercevant à travers la brèche un nouveau rempart, plus formidable que le premier, s'élevèrent en plaintes contre le grand-maître de l'artillerie qui avait rendu tant de travaux et d'efforts inutiles.

Voyant que l'ennemi découragé se disposait à abandonner la porte de Tongres pour attaquer celle de Bois-le-duc, Tapin et Melchior de Heerle firent une soudaine et impétueuse sortie sur l'ennemi, qui, cette fois, n'étant plus pris au dépourvu, résista mieux, encouragé par la présence d'Alexandre de Parme. Toutefois rien ne put empêcher les assiégés de combler et de détruire une partie de la tranchée ainsi qu'une mine préparée par Serbellon.

Pendant cette sortie dans laquelle les deux partis perdirent à peu près le même nombre d'hommes, le capitaine Blommaerts, s'étant trop engagé, fut fait prisonnier, Manzan cependant fut frappé de la facilité avec laquelle il rendit son épée et du soudain changement qui s'opéra dans les manières des Espagnols, aussitôt qu'il leur eût adressé quelques paroles qu'il ne put entendre, éloigné comme il l'était; cette circonstance le frappa vivement, il se résolut cependant de n'en rien dire avant de pouvoir trouver une base solide à ses soupçons.

En effet, Blommaerts ne s'était avancé au milieu des ennemis que pour pouvoir sans éveiller de soupçons, discuter les conditions de sa trahison. Attaqué par deux cavaliers espagnols, il jeta son épée et demanda qu'on le conduisit au duc de Parme.

- Au duc de Parme! et pourquoi faire? te crois-tu trop grand seigneur pour ne pouvoir traiter de ta rançon qu'avec lui.

- A mort l'hérétique, dit l'autre soldat en armant un pistolet qu'il dirigea vers l'Allemand.

- Je veux parler au duc de Parme, mort diable! dit Blommaerts; le premier qui porte la main sur moi, s'y brûlera les doigts, j'ai des choses de la plus haute importance à communiquer à son altesse!

- C'est un déserteur qui vient vendre ses frères, fit le soldat en toisant le capitaine d'un regard de mépris.

- Gavacho! dit l'autre, j'ai bien envie de terminer son ambassade en lui mettant une balle dans la tête.

- Allons! en marche, huguenot, fit le premier soldat; malheur à toi, si tu nous en imposes, tu n'auras rien perdu pour attendre!

Alexandre se trouvait dans une des batteries couvertes, quand on lui amena le prisonnier; il avait auprès de lui Camille Capizucchi, Lopez de Figueroa, Serbellon et quelques autres chefs, avec lesquels il discutait l'importante question de l'assaut à donner.

A la vue du prisonnier un silence se fit, et Alexandre se tournant vers les soldats qui l'accompagnaient, leur demanda d'un air étonné:

- Quel est cet homme, Pedro?

- Un prisonnier, altesse, qui demande à vous parler: il nous a dit avoir des choses de la plus haute importance à vous apprendre; Manoël voulait le tuer, je m'y suis opposé.

- Que voulez-vous de moi, et qui êtes-vous? dit Far-

nèse à Blommaerts qui supportait à grand' peine les regards inquisiteurs des témoins de cette scène.

- Je m'appelle le capitaine Blommaerts, vous connaissez naissez mon nom, et mon nom dira à votre altesse l'objet de ma mission.

- Ah! oui, je me souviens! fit Alexandre d'un ton méprisant, vous êtes l'homme de maître Martyns. Eh bien! où en êtes vous de votre projet, comptez-vous toujours nous livrer la ville.

- Nous avons réfléchi, prince! Vingt mille écus d'or sont peu de chose pour tant de monde, et puis Maestricht vaut mieux que cette somme; les conjurés murmurent, et comme notre secret ne nous appartient plus, il y a lieu de craindre que l'appât d'une meilleure récompense ne le fasse manquer.

- Pardieu! voilà un effronté coquin! dit Serbellon, il traite d'utrie trahison comme il marchanderait un pourpoint.

- Et vous voulez combien? dit Farnèse.

- Quelques mille ducats de plus ne ruineront pas votre altesse, et quoiqu'elle ne soit pas habituée à entrer dans les places par de tels moyens, il est à désirer que nous nous entendions; la place est forte, bien pourvue de gens de coeur, de munitions de toute espèce: votre altesse y entrera sans doute, mais mieux vaut, pour y arriver, un pont d'or qu'un pont de cadavres.

- Ça, maraud, en quel lieu as-tu fait tes études et pris tes degrés en la science de la trahison et de l'impudence| dit Figueroa.

- Faites brancher ce misérable au premier arbre venu, ajouta Serbellon, nos canons nous ouvriront les portes

de Maestricht plus honorablement que ce reître sans pudeur!

Alexandre sourit, et se tournant vers Serbellon, lui dit à mi-voix: Laissez-moi traiter cette affaire, mon père; nous avons, grâce à Dieu, assez prouvé que nous savons prendre des villes autrement que par de tels moyens. Il s'agit ici de ménager le sang de l'armée, et ma position de général m'impose d'autres devoirs qu'à vous, dont la loyauté s'indigne d'une aussi cynique bassesse.

Pendant ce court colloque, l'Allemand fourbissait la plaque de son ceinturon avec son gant de buffle, de l'air le plus tranquille du monde.

- Vous aurez vos trente mille ducats, messire, dit Farnèse en se tournant vers le capitaine.

- Alors Maestricht est à vous, altesse.

- Et quand?

- Au premier assaut; faites-le nous connaître en allumant un feu la veille dans le fort qui regarde la porte de Tongres: donnez l'assaut au lever du soleil, vous trouverez les portes ouvertes et les sentinelles endormies.

- Mais si tu retournes vers les tiens, que leur diras-tu? Qui ouvrira les portes, endormira les sentinelles?

- Que votre altesse se rassure! tout sera fait comme je le dis; quant à moi, faites-moi poursuivre demain par quelques mousquetaires jusque sur le glacis, qu'on me tire même quelques coups de feu, innocens bien entendu! je serai censé m'être échappé et rapporter aux assiégés des renseignemens précieux sur vos forces, vos desseins et l'état de votre armée.

- Par ma foi! dit Farnèse stupéfait de cette immense

impudence, qui me répond que tu ne négocies pas deux trahisons à la fois.

- Votre altesse me juge bien mal! Grâce à elle, il n'y a que des horions à gagner avec les Etats. On me doit deux montres, j'ai perdu au service des Etats deux chevaux et usé trois pourpoints, sans compter quelques coups de feu que j'ai reçus, or je veux me rattrapper de mes pertes.

- Qu'il en soit donc comme tu le veux, fit Alexandre en le congédiant du geste, et sois prêt au signal! car, pardieu, je te fais pendre comme un chien, si tu n'exécutes fidèlement tes promesses.

L'Allemand baissa la tête et sortit en saluant humblement les chefs qui le contemplaient avec mépris.

Le lendemain, au point du jour, les sentinelles signalèrent un homme qui fuyait vers la ville, poursuivi, d'assez loin, par quelques soldats espagnols qui lui tirèrent plusieurs coups de mousquet sans l'atteindre. Arrivé près des murs, on reconnut le capitaine Blommaerts qui faisait signe qu'on abattît le pont. On se hâta de le recevoir, tandis que les sentinelles faisaient feu sur les poursuivans pour les arrêter. Ce fut Lesly, capitaine des Ecosais, qui reçut le transfuge.

- D'où diable venez-vous ainsi! capitaine, dit Lesly, chacun vous croyait mort, pendu ou fusillé!

- Mortdiable! je l'ai échappé belle; pour m'évader j'ai étranglé un Wallon, sauté par-dessus le fort, et grâce à mes jambes et à mon patron, me voilà! mais j'ai hâte de revoir le commandant Tapin, afin de lui faire part des observations que j'ai faites pendant ma courte captivité.

- Quand on est destiné à être pendu, on ne se noie

jamais, murmura Lesly, c'est un proverbe écossais qui dit cela.

- Vous avez la langue mieux fourbie que l'épée, capitaine, et quelque jour vous me rendrez raison de cette insolence.

- Ma foi! quand vous voudrez, messire, dit Lesly en portant la main à son épée. Mais voici le commandant Tapin lui-même, ce ne sera donc que partie remise.

Blommaerts fit à Tapin le roman qu'il avait préparé, il raconta que l'assaut se donnerait sans faute à la porte de Tongres, que l'armée espagnole était démoralisée, que les Allemands de Fuggher murmuraient hautement de ne pas recevoir trois mois de solde qui leur était dûe, que la camisade nocturne donnée par Tapin, avait jeté entre les Wallons et les Espagnols une sourde défiance, que la discorde s'était mise entre les chefs. Tapin l'écouta jusqu'au bout, puis lui mettant la main sur l'épaule, lui dit avec gaîlé:

- Continuez ainsi, capitaine, et vous ne pouvez faillir de trouver un de ces jours la récompense de vos bons et loyaux services! Et maintenant allez reprendre le commandement de votre compagnie, qui sera aise de vous voir!

L'Allemand s'inclina et parlait. Resté seul avec Lesly, Tapin l'interrogea sur les circonstances du retour de Blommaerts qui lui paraissait quelque peu louche. L'Écossais lui raconta franchement ce qu'il avait vu.

- Capitaine Lesly, ayez l'oeil sur cet homme, dit Tapin, et au moindre signe, au plus léger mouvement qui vous paraîtra suspect, brûlez-lui la cervelle! Un mot

encore, il court des bruits fâcheux sur la fidélité de quelques-uns de vos collègues, qu'en pensez-vous?

- Mille tonnerres! je pense commandant, que je voudrais tenir au bout de mon épée un de ces lâches calomniateurs, pour lui clouer son infâme calomnie au fond du ventre!

- Bien! mon brave Lesly, dit Tapin en secouant la main de l'Ecossais, oublions cela et ne songeons qu'à nous bien tenir aujourd'hui, il fera chaud si je ne me trompe, l'attaque de la porte de Tongres ne sera qu'une fausse alerte, tous les efforts de l'ennemi se concentreront à la porte de Bois-le-duc! Tenez voici la conversation qui commence!

En effet, Tapin avait deviné en partie le projet du prince de Parme qui s'était réservé la conduite de l'attaque de la porte de Tongres et avait remis celle de la porte de Bois-le-duc au comte de Mansfelt. La canonnade venait de s'allumer sur toute la ligne. Du côté de Wyck, Mondragon poussait vigoureusement les choses et des attaques partielles s'établissaient partout pour mieux diviser les forces des assiégés. A la porte de Bois-le-duc le camp espagnol offrait tout le mouvement qui précède un combat sérieux. Les compagnies se formaient à l'abri de la tranchée, on achevait de placer le canon sur les plates-formes des batteries à peine terminées, le clairon sonnait partout et l'on voyait les drapeaux s'agiter parmi les lances comme d'immenses pavots sanglans au milieu des épis. Un magnifique soleil de printemps répandait ses fraîches splendeurs sur un tableau sévère et pompeux tout à la fois. Autour de la ville, on voyait s'étendre la tranchée qui serpentait comme un long reptile, dressant

contre la cité ses mille têtes de bronze lançant des flammes et des boulets. Par-ci par-la, flottait le panache pourpre de quelque chef, parcourant à cheval les travaux et animant les pionniers et les artilleurs. Le coup-d'oeil du côté des assiégés n'était pas moins animé. La bourgeoisie, les corps de métier, la garnison, les paysans armés de leurs fléaux ferrés se tenaient en haie compacte depuis la porte de Tongres jusque celle de Bois-le-duc, prêts à se porter où l'attaque serait la plus furieuse. Melchior de Heerle et Tapin se promenaient ensemble se communiquant leurs observations; arrivés à la porte de Tongres où commandait Manzan, les deux chefs s'arrêtèrent.

- Capitaine, dit Tapin, la journée sera rude, mais ne nous en effrayons pas, vous voyez qu'il nous suffit de quelques femmes pour réparer tout le mal que l'ennemi a pu nous faire en un jour!

L'Espagnol sourit sans rien répondre, ses yeux étaient fixés sur le camp ennemi avec une pertinacité fiévreuse. Tout-à-coup un cri étouffé sortit de sa poitrine, il s'élança vers un arquebusier qui attendait le signal du combat avec un flegme admirable, le repoussa de la main et saisissant la formidable arquebuse posée sur un pivot comme les fusils de rempart, montra à Tapin du geste, quatre cavaliers espagnols debout sur la crête de la tranchée.

- Pardieu! dit Tapin, je reconnais bien là Alexandre, s'exposant comme le moindre soldat. Berlaimont et Capizucchi sont auprès de lui et semblent s'engager à se retirer de cet endroit dangereux. Voyons, seigneur Manzan! tirons-en pied ou aile. Visez haut, le coup baissera.

La recommandation était inutile; Manzan courbé sur

son arme, semblait être coulé en bronze tant son immobilité était complète. Son oeil seul rayonnait d'une joie haineuse. Tout-à-coup, il abaissa vivement la mèche de l'arquebuse et le coup partit.

Le groupe ennemi s'agita un moment. - Bien visé! Mortdieu! fit Tapin en lui frappant sur l'épaule, la balle lui a emporté....

- Quoi? demanda Manzan avec anxiété.

- Le panache de son casque! deux pouces plus bas, Maestricht était délivré du duc de Parme. Ah! voici qu'on nous renvoie la réponse à votre message, capitaine!

En effet un boulet vint frapper un pied au dessous des créneaux où se tenaient les chefs assiégés. - Il leur a fallu deux jours de canonnade pour nous ébrécher l'angle d'un bastion. Nous en avons pour deux mois avant d'avoir une brèche respectable. Cela promet d'être un vrai siège espagnol, long, cérémonieux, ennuyeux! des trous à boucher, des fossés à creuser, des mines à éventer, un vrai métier de maçon, nous pouvons pendre l'épée au croc pour quelque temps encore, pour le moment il ne s'agit que de reprendre les mailles rompues de notre filet....

- Commandant, dit un mineur qui depuis quelques instans venait d'arriver sur le rempart, le capitaine Chuentes demande à vous voir, on entend les coups de pioche des mineurs ennemis, nous n'en sommes plus séparés que par quelques pieds de rocher.

- A bientôt, messieurs, dit Tapin, soyez vigilans, je vais voir ce dont il s'agit. Et il suivit le pionnier.

Pour mieux tromper les assiégés sur ses desseins, Alexandre Farnèse avait en même temps qu'il faisait tout disposer pour l'attaque de la porte de Bois-le-duc, fait pousser vigoureusement la tranchée à la porte de Tongres où un commencement de brèche avait déjà été pratiquée, mais les mines des assiégés étaient vernies à plusieurs reprises ruiner leurs ouvrages et leur tuer un grand nombre d'hommes. Les Espagnols firent donc aussi une mine qu'ils poussèrent dans la direction du bastion de la porte de Tongres, mais leur dessein ayant été connu, Tapin fit contreminer dans le même sens; l'ouvrage était presque terminé lorsqu'il arriva dans la sombre galerie où quelques intrépides pionniers travaillaient à la faible lueur de deux lampes.

Le chef se courba, posa son oreille contre le sol qui résonnait sourdement sous les coups de pioche des Espagnols.

- Combattre ici serait folie et danger sans profit, dit Tapin après avoir passé la main sur son front. Nous allons rôti les renards dans leur terrier.

Trois immenses chaudières furent donc apportées par son ordre à l'entrée de la mine et remplies de matières brûlantes, de poix, d'huile, etc., la mine fut bouchée par un immense et fort panneau de bois contre lequel on adapta des tuyaux correspondans aux chaudières sous lesquelles on alluma un feu ardent. Deux heures après, les pionniers ennemis étaient parvenus au panneau qu'ils rompirent comme le dernier obstacle qui les séparait de la victoire.

Tout-à-coup un fleuve de feu inonde la mine, les Espagnols surpris par ce torrent, poussent des cris de rage

et de douleur, auxquels les ennemis répondent par des cris de joie et de triomphe. A travers l'obscurité les coups d'arquebuse viennent achever la défaite des assiégeans qui se retirent, laissant dans la mine une vingtaine de morts sans compter une centaine de blessés qui restèrent pendant long-temps incapables de reprendre les armes.

Aussitôt que cette nouvelle parvint à Alexandre déjà exaspéré par les succès partiels des assiégés, il commanda à Gaspar Ortiz et à Alphonse Pérea, d'envoyer dans la mine quelques soldats de leur compagnie, qu'il pourvut d'épais boucliers à crénaux à l'abri desquels ils pouvaient impunément tirer sur l'ennemi. Les assiégés qui avaient rempli la mine de fumée, qu'ils chassaient devant eux au moyen des soufflets des orgues des églises, furent obligés de céder cette fois le terrain aux Espagnols qui couverts par leurs boucliers, faisaient sur eux un feu continu et sûr. Cependant avant de quitter la place, ils rendirent tous les travaux de l'ennemi inutiles en bouchant les galeries dans quelques endroits et en les éventant en d'autres.

Tandis que tout ceci se passait, Jean-Baptiste Plato, savant ingénieur italien, avait commencé en un autre endroit une mine, dont les premiers travaux s'étaient faits dans le plus grand secret et toujours à la faveur de la nuit. La galerie de cette mine passait sous le fossé de la place et remontait ensuite en droite ligne jusque sous le bastion. Cet ouvrage avait été exécuté avec le plus grand talent au moyen de la boussole et du niveau. Arrivé sous le bastion, on y creusa la chambre qu'on étançonna parfaitement, puis après y avoir placé quelques barils de poudre bien cerclés et fait la traînée,

les mineurs se retirèrent jusqu'à l'entrée de la galerie où se trouvait la mèche à laquelle il ne manquait plus qu'une étincelle.

Toutes ces choses étant disposées, on en avertit Alexandre qui fit assembler quelques compagnies d'Espagnols vers la porte de Tongres et ordonna qu'on mît le feu à la traînée. (3 avril.)

Une secousse pareille à celle d'un tremblement de terre se fit ressentir sur toute la surface du rempart, puis une sourde détonation suivit et l'on vit l'angle saillant du bastion brisé par une puissance incroyable combler le fossé de ses ruines. Une centaine d'Espagnols commandés par le capitaine Trancose s'élancèrent sur les ruines au milieu de la fumée pour s'emparer du rempart.

- Saint-Jacques! ville gagnée! à l'assaut enfans! cria Trancose en sautant sur les décombres fumans, l'épée au poing, croyant déjà tenir la victoire.

- Tirez à bout portant! cria une voix de l'intérieur, ne vous pressez pas, mortdieu, il n'y a que quelques briques endommagées!

Une décharge d'artillerie suivit ces paroles et les Espagnols s'arrêtèrent tout étonnés devant un nouveau fossé pourvu d'un rempart armé de poutres ferrées. Trancose considéra un moment ce nouvel obstacle de l'air d'un chien qui tourne autour d'un sanglier acculé, puis remarquant un endroit où le rempart intérieur paraissait plus faible, il s'y jeta suivi de quelques soldats; un combat acharné s'établit, les assiégés à couverts de leurs retranchemens fusillaient à brûle-pourpoint les Espagnols qui s'acharnaient avec un courage inutile sur le formidable rempart dont ils s'efforçaient d'arracher les pieux ferrés

au milieu d'un feu meurtrier. Enfin, après des efforts surhumains et arrêtés par les ordres du duc de Parme qui leur ordonnait de conserver leur conquête et de ne pas se faire tuer inutilement, ils se retirèrent à l'abri des décombres dans le fossé qu'ils voulaient conserver, lorsque tout-à-coup, Chuentes et Manzan débouchèrent par une fausse porte donnant sur le glacis et recommencèrent le combat avec un avantage si marqué qu'ils chassèrent les ennemis du fossé.

L'un des chefs espagnols, Pierre Mendoza y fut lué et Sanchez Beltramo, quoique blessé par Manzan, soutint le combat jusqu'à ce que de nouveaux renforts permissent enfin aux Espagnols de reprendre le fossé dont ils venaient d'être chassés. Au fort du combat, Alexandre Cavalca l'un des officiers de Farnèse, s'attacha à Manzan qui, armé d'un fléau ferré faisait un épouvantable carnage des Castellans qu'il abattait comme des épis en accompagnant chaque coup d'un blasphème ou d'une imprécation.

- Cent ducats d'or! pour la tête de ce traître, s'écria Cavalca en s'élançant l'épée haute vers Manzan qui, le pied assuré sur un pan de mur écroulé, traçait autour de lui un cercle mortel à tout ce qui le franchissait. Cent ducats d'or! Muchachos! pour le transfuge Manzan!

Au moment où Cavalca allait pouvoir attaquer Manzan de près, son pied heurta les débris de la muraille et il tomba sur le visage, Manzan fit tourner son fléau autour de lui et allait l'abattre sur Cavalca, lorsque celui-ci se sentit pris à la gorge par l'écossais Lesly qui lui mettant un pistolet sur la figure, lui dit ton goguenard:

- Deux cents ducats pour votre rançon! ou par Saint-Dunstan je vous brûle la moustache, capitaine!

- A moi ce prisonnier dit Manzan, je vous paie sa rançon!

- Qui parle de rançon! pas de quartier aux ennemis! dit Melchior de Heerle qui ordonnait la retraite en ce moment-main basse sur tout!

Soixante prisonniers espagnols parmi lesquels Alexandre Cavalca, étaient jetés une heure après dans la Meuse avec une pierre au cou, aux acclamations du peuple. (7 avril.)

L'avantage de la journée était resté aux assiégeans qui'étaient fortifiés dans le fossé, malgré tous les efforts qu'on avait pu faire pour les en déloger. Tapin qui s'attendait à une attaque générale pour le lendemain avait fait ajouter de nouvelles fortifications partout. Les brèches de la porte de Tongres étaient plus que réparées par le second rempart qu'il y avait fait élever. La plus grande animation régnait dans la ville. Chacun désirait le moment de l'assaut pour montrer à l'ennemi à quels hommes il aurait affaire. L'amour du sol enfantait des prodiges d'héroïsme et de, courage. Pendant deux jours et deux nuits, deux cents femmes n'avaient pas quitté d'un instant les remparts; la pioche ou l'arquebuse à la main, leur exemple électrisait les moins hardis et nul n'eût osé parler d'une transaction avec l'ennemi, tandis que de faibles et blanches mains se hâlaient au feu des mousquets et se noircissaient de poudre.

La nuit arriva sans qu'on put forcer l'ennemi à abandonner un poste qu'il avait chèrement acheté du reste. Les assiégés se contentèrent d'ajouter de nouveaux moyens de défense au bastion ruiné et augmentèrent l'artillerie de la porte de Bois-le-duc qu'on pressentait devoir être le point général de l'attaque du lendemain.

Toutes ces dispositions prises, Melchior de Heerle et Tapin se retirèrent après avoir recommandé aux chefs de poste la plus grande surveillance.

Le ciel était sombre et humide, d'épaisses ténèbres constellées çà et là par le feu des bivouacs, des tranchées et des forts, couvraient toute la campagne d'où s'élevaient par intervalles le qui vive! des sentinelles. Lesly et le capitaine Manzan enveloppés dans leurs capes, parcouraient à pas lents le rempart de la porte de Bois-le-duc lorsqu'ils entendirent auprès d'eux comme des chuchottements et des paroles mystérieuses qu'on craignait de prononcer à haute voix. Ils se blottirent dans l'angle d'un bastion et attendirent. Quelques instans se passèrent ainsi. Enfin, les voix se rapprochèrent et devinrent plus distinctes.

- C'est la voix du capitaine Blommaerts, murmura Lesly, je gagerais ma part de paradis qu'il manigance quelque trahison. Écoutons!

- Le signal de l'assaut général sera un bûcher allumé dans le fort Farnèse, dit Blommaerts.

- Tous nos hommes sont prêts, dit l'autre voix que Manzan reconnut pour être celle de Jan Martyns. La mine de la porte de Bois-le-duc est préparée, les clefs sont entre mes mains, au plus fort de l'assaut les portes seront ouvertes et alors ma foi! vive la messe! et au diable les huguenots!

- J'attends le signal pour ce soir cependant, dit Blommaerts, les batteries du comte de Mansfelt sont terminées, rien ne peut donc les empêcher de donner l'assaut pour demain.

- Et Tapin, Manzan et de Heerle, que ferez-vous de cette trinité du diable?

- Cette nuit, au conseil de défense on parlera sans doute beaucoup; or, quand on parle, on boit, et j'ai là de quoi, dit-il en frappant sur son pourpoint, de quoi les faire dormir plus tard que de coutume.

- Bonne idée! ma foi! bonne idée.

- J'ai bien envie de lui passer mon épée à travers la poitrine, murmura Lesly à l'oreille de Manzan.

- Chut! fit l'Espagnol, écoutons jusqu'au bout.

- En l'absence des chefs, il ne peut manquer d'arriver un peu de désordre et alors.....

- Ah! et le moyen de partager à nous deux seulement les vingt mille ducats, le tenez-vous toujours.

- Une traînée de poudre sous la mèche, nous délivre des collègues de la porte de Bois-le-duc, la mine emportera la muraille et les imbécilles tout-à-la fois! Mais voici le signal! voyez-vous la flamme qui s'élève au-dessus du fort Farnèse, ce sera pour demain! dix mille ducats d'or! c'est plus que je n'aurai gagué à me faire découper pièce a pièce au service de ces gueux d'Etats qui battent monnaie de la langue et vous baillent des paroles dorées en guise d'écus. Maintenant confrère, séparons-nous, descendez par ce sentier, une sentinelle pourrait vous envoyer avec son: qui vive! une balle dans le ventre, et vous comprenez mon cher, qu'il me serait pénible d'emporter à moi seul les ducats. Là ce sentier! à demain!..

L'orfèvre s'éloigna en murmurant quelques paroles que l'Allemand ne put entendre, puis celui-ci après avoir contemplé pendant quelque temps encore les reflets du

bûcher qui s'éteignait graduellement, se frotta les mains et disparut dans l'ombre en fredonnant un air guerrier.

- Je veux bien que Lucifer me peigue la moustache de ses griffes! si j'ai jamais rencontré un plus outrecuidé et impudent coquin, dit Lesly avec un profond soupir d'indignation. La main me démangeait de ne pouvoir lui planter mon poignard dans la gorge!

- Un fieffé ruffien! sur mon âme! dit Manzan! allons au conseil, nous y jouirons un peu de la forfanterie de ce maraud avant de le faire accrocher demain à la herse de la porte de Bois-le-duc; mais auparavant allez y changer la garde, remplacez les Allemands par vos Ecossais et rejoignez-nous au conseil!

III.

Dans une salie gothique de l'hôtel-de-ville, trois hommes sont assis autour d'une table chargée de cartes, d'armes, de bouteilles vides, de papiers et de débris d'un souper grossier. Une lampe suspendue au plafond, jette de maigres rayons dans cette immense salle dont quelques parties demeurent dans l'ombre. Deux des acteurs de cette scène muette, interrogent du regard le troisième qui le front dans la main, le coude sur la table, semble en proie à une profonde méditation; tout-à-coup sa figure soucieuse, prend un aspect plus calme et s'adressant à l'un de ses collègues, il dit d'une voix tranquille:

- Et vous avez tout entendu comme vous nous le rapportez, capitaine Manzan?
- Lesly qui m'accompagnait va vous le confirmer, messire Tapin.

- Quand je vous disais, comte! que cet homme portait son âme sur sa figure.

- Eli bien! ce n'est pas la dernière fois qu'un honnête homme aura été dupe d'un traître, faisons le pendre haut et court et qu'il n'en soit plus question.

- Du tout! ce serait une insigne folie de ne pas le prendre dans ses propres filets et nous servir un peu de lui, nous aurons toujours le temps de le faire pendre après, ainsi que son acolyte et les quelques misérables qu'une poignée d'écus a séduits; mais voici Lesly! il va nous donner des nouvelles. Eh bien! ma vieille claymore, as-tu mis la main sur ce nid de couleuvres!

- Pour plus de sûreté commandant, j'ai fait noyer la mine que ces misérables avaient pratiquée dans les casemates de la porte de Bois-le-duc, j'y ai remplacé la compagnie des Allemands de Blommaerts par mes Écossais et je viens prendre vos ordres. Du reste, j'ai fait veiller sur cet impudent pandour, au premier mouvement suspect, on exécutera la commission que vous m'avez donnée il y a quelques jours, commandant.

En ce moment on entendit un pas pesant faire retentir l'escalier d'un bruit d'armes et d'éperons. Le sourcil de Tapin se tordit comme un serpent blessé, mais bientôt il reprit son air calme.

- Nous allons voir un peu jusqu'à quel point le traître poussera l'impudence.

La porte s'ouvrit, Blommaerts entra dans la salle d'un air joyeux et en se tortillant la moustache. Ce fut Melchior de Heerle qui l'interrogea.

- Eh bien, capitaine, avez-vous fait votre ronde, tout est-il tranquille?

- Le camp espagnol dort comme un ours qui a été rudement houspillé, dit l'Allemand avec un gros rire. Du reste, de notre côté les sentinelles sont vigilantes.

- Tant mieux, capitaine! car nous avons aujourd'hui deux ennemis à combattre, ceux du dedans et ceux du dehors, nous sommes à ce qu'il paraît menacé de quelque trahison.

- Bah! fit Blommaerts avec un honnête étonnement, et connaissez-vous ces misérables?

- C'est un écheveau toujours bien entortillé qu'une trahison, dit Tapin, cependant nous tenons un bout du fil. Figurez-vous mon cher capitaine, deux honnêtes commerçans en félonie qui nous veulent vendre pour vingt mille écus d'or au prince de Parme, on devait faire sauter le bastion de la porte de Bois-le-duc, livrer les clés des portes, bref nous livrer au boucher pieds et poings liés!

L'impudente effronterie du pandour fut un moment ébranlée, cependant il se remit bientôt.

- Messires, depuis long-temps j'avais de pareils soupçons, dit-il d'un air hypocrite, je croirais pouvoir au besoin vous indiquer un homme que je soupçonne de correspondre avec le capitaine Maes, secrétaire du duc de Parme; pendant ma courte captivité j'ai ouï des choses étranges qui me font croire que maître Jan Martyns pourrait être celui que vous cherchez. Si vous le désirez, je vais m'assurer de lui et mortdieu! son affaire sera bientôt faite.

- Si nous n'en pendons qu'un, il n'y aura rien de fait capitaine, dit Manzan en lui frappant sur l'épaule, et son associé en trahison, touchera lui seul les vingt mille ducats promis par Alexandre Farnèse.

- C'est juste, répondit l'Allemand d'un air effaré en regardant tour-à-tour ses interlocuteurs comme pour s'assurer s'ils ne se moquaient pas de lui. Mais il faut cependant empêcher...

- C'est déjà fait, dit Tapin en souriant. Vous savez écrire, capitaine?

- Comme un soldat qui a manié plus souvent la pique et l'épée que la plume, commandant.

- Voici tout ce qu'il faut, écrivez sous ma dictée ce billet, m'entendez-vous, sous ma dictée! que ta main ne tremble pas, ou par le diable qui aura ta noire âme avant qu'il soit une heure, je te fais sauter la cervelle!

En effet, Tapin terrible de vengeance et de mépris saisit un pistolet sur la table et le dirigea vers la figure de l'Allemand qui se mit en devoir d'obéir, sans savoir s'il veillait ou s'il était sous l'obsession d'un rêve.

A Son Altesse le prince de Parme, général des armées de Sa Majesté le roi d'Espagne.

Prince!

Tout va ainsi que je vous l'ai promis. Donnez l'assaut en toute confiance du côté de la porte de Bois-le-duc, vous y trouverez peu ou point de résistance. L'artillerie est mal servie, les munitions manquent, on s'attend généralement ici à vous voir continuer l'attaque de la porte de Tongres. Portez-donc vos forces à la porte de Bois-le-duc, la mine préparée vous ouvrira un passage et au fort de l'assaut, les portes vous seront livrées.

J'espère Altesse, que vous tiendrez vos promesses, avec la même fidélité que je mets à remplir les miennes.

- Maintenant, signez! le capitaine Blommaerts!

- Le capitaine..... quel capitaine, fit le malencontreux secrétaire.

- Le capitaine Blommaerts, l'acolyte de Martyns et son collègue en haute trahison, en attendant qu'il soit son compagnon de gibet, y êtes-vous maintenant, dit de Heerle au pauvre diable tout pale d'épouvante.

- Ah! je comprends, dit Blommaerts qui venait d'entrevoir un moyen de se sauver, quelqu'un aura entendu ma conversation de ce soir avec ce maudit orfèvre que la peste puisse tenir! et on en aura conclu ma complicité avec lui, tandis que je n'ai fait que feindre de me prêter à ses projets pour les connaître et pouvoir ainsi mieux les déjouer. Si c'est-là la récompense que j'obtiens de mes bons et loyaux services, il vaut mieux servir le Turc que les Etats, là au moins on ne soupçonne pas un vieux et brave soldat de tremper les mains dans une sale oeuvre de trahison.

Les chefs restèrent tous abasourdis par cette harangue.

- Mais cependant, dit Manzan, j'ai bien entendu, ainsi que Lesly que voilà.

- Ah! c'est vous qui m'avez dénoncé, dit l'accusé, je ne m'étonne plus de rien maintenant, vous devez assez facilement croire à la possibilité d'une trahison, vous qui en vivez et qui portez les armes contre les vôtres!

Manzan ne le laissa pas achever, il saisit un pistolet sur la table et avant qu'on put s'opposer à son dessein, le déchargea presque à brûle-pourpoint sur son ennemi.

- Quand la conscience tremble, la main n'est pas as-

surée, capitaine! voyez, vous m'avez déchiré mon pourpoint à l'épaule, comme si j'en avais de rechange. Je vous pardonne volontiers, mais pour cesser toutes ces oiseuses paroles, prouvons au premier assaut notre fidélité et notre loyauté par des faits plutôt que par de vagues accusations.

Melchior de Heerle s'inclina vers Tapin et lui murmura quelques paroles à l'oreille, puis s'adressant aux deux adversaires qui se défiaient du regard.

- Que tout ceci finisse, messieurs, que pas un mot de ce qui vient de se passer ici ne transpire au dehors, je vous le défends! l'avenir éclaircira tout ceci! Lesly faites jeter cette lettre dans le fossé de la porte de Tongres, elle ne peut manquer d'arriver à son adresse et nous verrons demain aux dispositions de l'ennemi, s'il a des intelligences parmi nous et à qui il faut les attribuer. Ces dernières paroles furent accompagnées d'un sévère coup d'oeil adressé à l'Allemand qui semblait plus occupé de la déchirure de son pourpoint que de ce qui se passait autour de lui.

- Que chacun aille prendre à son poste un peu de repos dit Tapin, vous capitaine Blommaerts! vous resterez auprès de moi, cette nuit et demain pendant l'assaut et je vous promets une éclatante réparation si votre conduite est à l'abri de tout reproche.

Le conseil se leva, Melchior de Heerle resté seul avec Tapin, lui dit:

- Commandant, je soupçonne cet homme d'être un traître!

- J'en suis sûr, moi, comte! fit Sébastien, mais jé le Hens ét grâce à lui, j'attirerai les oiseaux dans nos filets!

Pais la haine de Manzan nous est un gardien fidèle sur laquelle nous pouvons nous reposer. Allez donc prendre un moment de repos, nous aurons besoin de toutes nos forces tantôt. Quant à moi, je vais faire renforcer l'artillerie de la porte de Bois-le-duc et armer la tour de gauche afin de les foudroyer en flanc et en tête. La journée de demain leur coûtera cher s'il plaît à Dieu et à nos canons! Adieu comte!

Le 8 avril à cinq heures du matin, les batteries de brèche élevées par Mansfelt à la porte de Bois-le-duc, celles de la porte de Tongres et de l'autre rive de la Meuse, commencèrent à battre la ville avec une fureur incessante. Les fossés grossis par les eaux de la Meuse qui s'était enflée par les pluies, avaient été asséchés par les soins des ingénieurs et des fascines étaient toutes prêtes pour combler ce que les débris de la muraille laisseraient à vide. Toute l'armée sortie des forts attendait le moment où la brèche serait praticable pour s'élancer à l'assaut. Alexandre dirigeait l'attaque de la porte de Tongres, défendue par Manzan et de Heerle avec les Français de d'Harcourt, les paysans de Gronsfeld et deux mille hommes des corps de métier. La porte de Bois-le-Duc dont l'attaque était laissée à Mansfelt, était défendue par Tapin, douze cents bourgeois, les Ecossais de Lesly et un bataillon sacré de mille femmes armées de cerceaux flamboyans enduits de poix et de soufre qu'elles jetaient adroitement sur les assiégeans.

Les troupes sous les ordres de Mansfelt se composaient du vieux régiment de Lombardie, commandé par Lopez de Figueroa, du régiment de Valdez, des Allemands et des Bourguignons du comte Annibal d'Altemps et de cinq compagnies de 500 Wallons. Alexandre Farnèse avait

sous ses ordres le régiment de Tolède, appelé de la St-Ligue, parce qu'il s'était trouvé à la bataille de Lépante avec don Juan d'Autriche. Il y avait encore les mousquetaires de Fronsberg, les Allemands de Berlaimont et de Fuggher, et les Wallons du comte de Roeux. Le reste des troupes avait été laissé pour la garde des forts.

La ville offrait le spectacle le plus animé, chacun demandait des armes et au besoin s'en créait. Fléaux ferrés, fourches, boulets suspendus à des chaînes, arquebuses, haches, poix bouillante, plomb fondu, tout était prêt pour recevoir l'ennemi. Les femmes avaient remplacé les mineurs, afin qu'on pût utiliser ceux-ci. Tapin était partout, animant les pionniers, causant avec les artilleurs et les soldats, faisant passer dans l'âme de tous son mâle courage et son héroïque tranquillité d'âme, puis se tournant vers les soldats, il leur dit:

- Nous avons ici trois mille robustes et courageux paysans, plus que suffisants pour réparer les brèches que le canon de l'ennemi peut nous faire. Si le cœur faillissait à l'un de vous, qu'il jette les yeux sur ces femmes et ces paisibles citoyens transformés en soldats aguerris. Soyez donc calmes et confians, et ces preneurs de villages laisseront ici assez des leurs, pour qu'ils s'aperçoivent qu'autre chose est d'enlever un misérable bourg ou une ville défendue par une armée d'hommes de cœur!

Alexandre de son côté, harangua ses troupes, leur rappela leurs succès passés, l'importance de la prise de Maestricht, leur lut un bref du pape Grégoire XIII qui accordait une absolution générale à ceux qui seraient tués dans le combat, puis donna le signal de l'attaque.

Quelle que fût la vigilance des assiégés, ils n'avaient pu empêcher les Espagnols de pousser une mine sous la porte de Tongres. Au signal convenu, les ingénieurs mirent le feu à la mine qui emporta une partie de la tour et de la muraille. L'ennemi s'avança aussitôt, malgré un feu nourri, et combla, au moyen de fascines et de gabions, la partie du fossé que les décombres n'avaient pas suffisamment remplir.

L'artillerie du comte de Mansfelt eut bientôt abattu un assez vaste pan de mur à la porte de Bois-le-duc, pour que l'assaut y fût praticable. Une compagnie de jeunes gentilshommes volontaires, commandés par Fabio Farnèse, s'élançèrent avec tant d'impétuosité et de courage, que deux d'entre eux, Pierre de Nofre et Simonetta, parvinrent à la muraille sur laquelle ils plantèrent le drapeau castillan. Mais les fléaux ferrés des paysans et les mousquetades eurent bientôt balayé la muraille et rétabli les chances du combat.

Les gens de Valdez et de Figueroa s'avancèrent ensuite en colonnes serrées, dans un effrayant silence, jusqu'au fossé, sans qu'un seul coup de canon fût tiré du côté des assiégés qui, retranchés derrière leur second rempart, semblaient muets et invisibles. Les Bourguignons de d'Altemps qui devaient se former à gauche du régiment de Figueroa, s'embarrassèrent, tournèrent à droite et rencontrant les soldats de Valdez, jetèrent une telle confusion dans l'attaque, que le fossé n'offrit bientôt plus qu'une masse d'hommes flottante, sans ordre, et dans laquelle le canon allait faire d'affreux ravages. Tout-à-coup un drapeau paraît à la tour de la porte de Bois-le-Duc, et le mot *feu!* répété sur toute la ligne, est suivi

d'un ouragan de feu, de boulets, de balles et de chaînes brisées qui, pénétrant dans ce vivant taillis, y fait des jours sanglans. La tourelle de la porte de Bois-le-Duc, que Tapin a fait armer de quelques fauconneaux et de deux couleuvrines, bat les ennemis en flanc, tandis que les batteries du rempart intérieur font d'horribles trouées dans ce mur d'hommes qui tourbillonnent sous cette grêle de fer, comme des épis battus par une tourmente; l'ennemi étonné, recule et augmente la confusion. Lopez, furieux, verse des pleurs de rage, de voir écharper ainsi ses plus braves soldats, et maudit Mansfelt qui n'a pas songé à faire abattre cette tour devenue un vrai volcan qui vomit des flots pressés de fer et de plomb. Des rangs entiers disparaissent sous les boulets qui se fraient de noirs et sanglans sillons dans cette mer d'hommes, et sèment leur passage de membres mutilés et d'armes brisées. Bientôt les Espagnols ont assez de cadavres parmi eux pour s'en faire un rempart, d'où s'échappent des râles de mort, et dans lequel les boulets pénètrent avec un bruit sourd et d'étranges craquemens. La prédiction de Tapin est accomplie! les fossés se remplissent de sang qui s'échappe par ruisseaux de l'amas de cadavres que l'ennemi foule aux pieds pour mieux atteindre le mur. Fabio Farnèse, Pierre Zuniga et Schiaffinato, parvenus à la brèche, sont foudroyés à bout-portant; Farnèse, frappé d'une balle au visage, tombe, la jambe brisée par un boulet. Les cerceaux enflammés que les femmes jettent des murs et qui embrassent deux ou trois soldats dans un cercle de feu, les fléaux des paysans qui font jaillir les cervelles des casques, aohèvent ce que le canon qui ne cesse de tonner, a commencé. Lopez, qui voit re-

culer ses soldats, arrache sa bannière d'entre les mains de son enseigne et s'élançe vers la brèche.

- Honte à qui ne suit pas son général! Aux murailles, enfans! et main basse sur ces chiens d'hérétiques, si braves derrière deux remparts!

Les soldats se raniment, la vue de Lopez s'exposant ainsi, leur rend toute leur ardeur, ils s'élançant, atteignent la brèche, et une horrible tuerie s'établit sur un espace de quelques pas d'étendue. La hache et le poignard remplacent le mousquet, la pique est inutile. A travers un tourbillon de fer rougi de sang, on voit lutter des hommes, poitrine contre poitrine; les mourans foulés aux pieds, font d'affreuses morsures, dont la hache seule peut débarrasser. Le corps du métier des maréchaux brise casques et cuirasses sous ses lourds marteaux; tout sentiment est éteint, c'est une boucherie à faire reculer des tigres; on n'entend parfois que les respirations haletantes des combattans, puis un cri et un râle de mort, enfin après une lutte affreuse dans laquelle succombent les plus braves officiers et quelques gentilshommes de la maison d'Alexandre, les assiégés reprennent leur rempart, et les vaincus trébuchant sur les corps de leurs compagnons, vont se réformer à l'abri de la tranchée.

Tout-à-coup un cavalier arrive à toute bride et annonce que les Wallons du comte de Roeulx ont arboré leurs bannières sur la porte de Tongres; cette nouvelle rend pour un moment une nouvelle énergie aux troupes, qui s'élançant vers la brèche avec un courage digne d'un meilleur sort; mais bientôt ils s'aperçoivent qu'ils sont dupes d'une ruse, et, malgré les ordres de leurs chefs, ils abandonnent le combat pour la seconde fois.

Les choses n'allaient guère mieux pour les assaillans à la porte de Tongres, où les Allemands et les Wallons, jaloux du régiment de Tolède, s'étaient élancés à l'assaut en colonnes serrées, malgré les ordres et les recommandations du duc de Parme qui, témoin de la tuerie de la porte de Bois-le-Duc, envoyait messenger sur messenger pour leur recommander d'ouvrir les rangs. Les soldats ne tinrent compte de ces avis, et voulant devancer les Espagnols et avoir la gloire de paraître les premiers sur la brèche, s'y portaient en masses profondes, dans lesquelles l'artillerie de Manzan fit un affreux carnage. Les longues coulevrines chargées de chaînes, de ferraille, de cloux, enlevaient à chaque décharge des files de soldats; les chaînes dont les canons étaient chargés, coupaient par le milieu les combattans et parsemaient le sol de membres brisés. La ruse de Mansfeld qui envoya trois cavaliers de suite pour annoncer la prise de la porte de Bois-le-Duc par le régiment de Lombardie, ne servit qu'à augmenter la tuerie, en donnant au soldat une nouvelle ardeur. Vido, comte de St.-Georges, Alfonse Castillo, Pierre Pacheco et une foule d'autres capitaines tombent sous la mitraille. Alexandre, désespéré de la perte de tant de braves, et recevant courrier sur courrier de Valdez et de Figueroa, qui lui demandent d'ordonner la retraite, éclate en plaintes d'indignation et de douleur. Il vient de voir passer devant lui les corps sanglans de Fabio, son parent, qu'il chérissait comme un frère, et de Vido, le jeune comte de St.-Georges, l'un des plus braves et des plus intelligens capitaines de son armée.

- Allez vers Valdez et Lopez! dit-il, que l'on continue le combat, et si mes ordres ne suffisent plus, je vais leur

montrer par mon exemple comment on prend une brèche, fut-elle gardée par l'enfer, ou comment on y tombe en homme de coeur!

Puis arrachant une pique à un soldat, il appelle la compagnie de Lopez Urquize qui lui répond par des acclamations; les Allemands et les Wallons, piqués d'émulation, se reforment et veulent le suivre.

Du haut du rempart d'où il a vu s'opérer ce mouvement qui lui promet de nouvelles et d'illustres victimes, Tapin s'élance vers une couleuvrine, la pointe sur le groupe où se trouvent Serbellon, Gaspar Robles, seigneur de Billi, le colonel Tassis et Antoine Mentovato, qui tous s'efforcent de dissuader Alexandre de son dessein, en lui disant qu'un général se doit avant tout à son armée. Les troupes enthousiasmées demandent à grands cris Farnèse, qui cherche en vain à échapper à ses officiers, lorsque tout-à-coup un boulet enlève Mentovato et brise l'épaule à l'écuyer de Farnèse qui se trouvait à côté de son maître. A cette vue, Serbellon éclate en reproches, entraîne de force Alexandre dans la tranchée, et fait sonner la retraite.

La perte des ennemis dans ce furieux assaut fut grande. Quinze cents Espagnols tués ou blessés, parmi lesquels cent cinquante braves capitaines, abaissèrent la morgue des assiégés. Les Wallons et les Allemands payèrent amplement leur contingent dans ce sanglant tribut.

IV.

Les conséquences de cet assaut ne furent pas seulement l'affaiblissement de l'armée espagnole, mais des germes de discorde qui y couvaient de puis long-temps, éclatèrent entre les principaux chefs. Berlaimont, Mansfelt, rejetaient l'un sur l'autre les fautes commises pendant l'attaque, et les Espagnols, toujours jaloux des étrangers, s'écrièrent hautement que le grand-maître de l'artillerie favorisait l'ennemi, qu'il savait fort bien qu'en laissant subsister la tour de la porte de Bois-le-Duc, il exposait à un massacre certain le régiment de Lombardie qui pendant deux heures avait été foudroyé à portée de pistolet. On accusait aussi le maréchal-de-camp Mansfeld qui n'avait pas pratiqué la brèche convenablement ni disposé ses batteries là où elles pouvaient protéger l'assaut.

- De grandes fautes ont été commises, messieurs, dit Farnèse, mais puisqu'enfin nous voici rassemblés en conseil, cherchons les moyens d'en finir avec cette maudite ville avant que l'assemblée de Cologne ne nous fasse par un malheureux armistice perdre le fruit de tant de sang versé. Nos hôpitaux ne suffisent plus, Pétersheim est encombré, quatre cents blessés sont dirigés sur Liège. Nos pertes sont grandes; moi-même j'ai été frappé dans des affections bien chères, Fabio Farnèse, Vido, et Scipion Campi, l'Archimède espagnol, sont des coups que je déplorerai long-temps comme général et comme ami!

La discussion fut brûyante; d'amères récriminations prouvèrent à Alexandre qu'il serait impolitique de les laisser s'envenimer davantage. Quelques capitaines proposèrent ouvertement d'abandonner le siège qui coûterait plus de sacrifices qu'il ne rapporterait d'avantages. D'autres, comme Lopez, Valdez et Urquize, demandaient qu'on reprît l'assaut le lendemain, après avoir étendu la brèche de manière à ce qu'on pût l'aborder sur une plus vaste échelle. Serbellon, le Nestor de l'armée, dont Alexandre respectait la parole comme celle d'un père, ouvrit un avis contraire qui prouvait une haute intelligence de l'art des sièges.

- Une pioche de mineur vaut dix mousquets! messieurs, dit-il en caressant sa longue barbe blanche, il faut démanteler la place pierre à pierre, arracher une à une toutes les parties de l'armure de cette insolente cité, et quand elle en sera réduite au pourpoint de buffle et à la chemise, eh bien! alors, avec l'aide de St.-Jacques,

nous la prendrons sans combler les fossés des nôtres, comme hier. Des hommes qui soutiennent neuf heures d'assaut consécutif, sont gens à tenir demain comme hier; leurs pertes ont dû être minimales. Tout nous a manqué! Le pendent qui vous avait promis tant de choses, dit-il en se tournant vers Farnèse, nous a peut-être régales de quelques coups d'arquebuse. Donc que l'on resserre la ville, qu'on lie les forts entr'eux par une circonvallation formidable, pour empêcher tout secours du dehors. Puis, comme ces huguenots en seront bientôt à fricasser les ceinturons de leurs épées et les rats, s'ils ont le bonheur d'en posséder, nous entrerons dans la ville sans l'acheter par une boucherie semblable à celle du 8 avril. Encore deux victoires comme celles-là, messieurs, fit-il en regardant Figueroa et Urquize, et vive Dieu! nous pourrons retourner à Anvers!

- Mon père a raison, messieurs, dit Farnèse en serrant la main à Serbellon. Comte de Berlaimont, vous allez prendre une compagnie de cuirassiers et partir pour Liège, où vous nous demanderez quelques mille houilleurs; en revenant, vous refoulez devant vous ce que vous trouverez de paysans, et dans quelques jours je vous livre le ravelin de la porte de Bruxelles. Vous, Serbellon! achevez la circonvallation de la place. Au retour de Berlaimont, nous donnerons le bal aux huguenots et, par la barbe de mon père! ils paieront cette fois les violons de la fête. La séance est levée, messieurs, que chacun oublie les paroles qui se sont prononcées ici, la haine entre les chefs est la mort d'une armée... Songez, messieurs, que tous nos efforts..... Mais par la croix Dieu! que veut dire ce bruit?...

Au même instant, un officier espagnol s'élance dans la batterie où se trouvait le conseil, auquel tous les chefs de corps avaient été convoqués. (9 avril.)

- Aux armes! messieurs, aux armes! l'ennemi vient d'attaquer le régiment de Lombardie à la porte de Bois-le-Duc, les soldats surpris à l'improviste se battent en désordre, et l'artillerie de la place a déjà fait de grands ravages.

- Eh bien! messieurs, que dites-vous de ces bons bourgeois, comme vous les appelez, dit Farnèse, ils se battent pardieu comme de vrais Cantabres! Tenez! voici que la cannonade tonne du côté de Wyck, et Mondragon qui est encore ici! A vos postes, messieurs. Garcias! mon cheval. Lopez et Urquize, allez débarrasser vos soldats, Mondragon va m'accompagner à Wyck.

Lorsque Lopez arriva à la porte de Bois-le-Duc, il trouva ses soldats qui se repliaient en bon ordre pour se mettre sous la protection du feu des forts; sa présence changea le combat. Il poussa son cheval au milieu des ennemis, qui à leur tour firent leur retraite, protégés par le feu de la place, qui incommodait fort les Espagnols. Du côté de Wyck, les assiégés avaient obtenu un plus grand avantage, une partie de la tranchée comblée et cinquante prisonniers emmenés sous les yeux du prince de Parme, étaient la réponse faite à l'assaut de la veille, et la preuve que la ville n'avait rien perdu de son audace.

- Si l'armée des Etats avait montré la moitié du courage de ces braves gens, dit Farnèse à Mondragon, nous ne serions pas ici. Il faut qu'ils aient une bien grande

confiance en eux-mêmes, ou un bien grand mépris pour nous, pour nous braver ainsi!

- Jusqu'aux femmes, prince! qui se mêlent aux sorties et manient la pique et l'épée comme de vaillans soldats! Un de nos enseignes, Narvaez, a été blessé au visage par une de ces intrépides amazones; les mousquetades ne leur font pas plus peur que si elles avaient la peau doublée d'acier de Milan. Une d'entre elles, que nous avons faite prisonnière, il y a quelques jours, s'est poignardée pendant la nuit avec la dague de l'Allemand qui la surveillait.

- Mon bon Christophe, dit Farnèse d'un air mélancolique, c'est une horrible chose que cette guerre dans laquelle les enfans sucent la haine de l'Espagne avec le lait de leurs mères, et où il faut tuer sans cesse, tuer toujours, pour diminuer le nombre de ses ennemis. Qui sait si dans un mois, cette cité ne sera pas une vaste solitude dans laquelle les chiens vagueront au milieu des cadavres écrasés sous des ruines! Mais c'est l'oeuvre de Dieu que la nôtre, lui seul nous jugera! vainqueurs ou vaincus, ou bourreaux et victimes! Puis, passant la main sur son front: Adieu, colonel, veillez bien aux sorties; il ne faut pas que l'ennemi nous brave sans qu'il lui en coûte oher. Adieu!

Et il poussa son cheval vers le quartier-général.

L'assaut du 8 avril avait coûté cher à Maestricht, pour laquelle la mort de chaque défenseur était une perte irréparable. Tout espoir de secours était anéanti. Un hardi partisan brabançon avait à travers mille périls réussi à percer l'armée espagnole et annoncé aux assiégés un secours. L'armée des Etats était effectivement à Venloo, forte de

trois mille hommes de cavalerie et de 100 compagnies d'infanterie. Le comte Jean de Nassau qui la commandait, avait envoyé en reconnaissance Philippe Hohenlohe. Ce dernier ayant examiné les prodigieux travaux de Farnèse, qui avait entouré la ville de seize forts et d'un retranchement formidable, retourna vers le comte de Nassau et lui dit qu'il fallait renoncer à la pensée d'attaquer Farnèse dans son camp; que Maestricht était assiégé par un autre Maestricht dont il faudrait faire le siège avant de parvenir à secourir la ville. L'armée des confédérés se retira et la cité fut abandonnée à sa destinée.

Tapin avait profité du repos que lui avaient donné les assiégés pour fortifier la ville partout où il lui paraissait que pourrait se porter une nouvelle attaque. Un second fossé, profond de quarante pieds et revêtu d'un retranchement fortifié de pieux ferrés, avait été fait à la porte de Tongres et à la porte de Bruxelles. Il avait de plus fait élever à cette dernière porte un ravelin bien armé, pourvu d'un fossé profond, dont les bords du côté de l'ennemi étaient minés en plusieurs endroits. Ce ravelin communiquait à un second fort également pourvu d'un parapet et d'un fossé, puis venait un troisième ouvrage communiquant avec la ville au moyen d'un pont étroit que l'on pouvait briser au besoin. Ce triple fort que l'ennemi devait prendre trois fois, avant d'arriver au fossé principal de la place, était dominé par cinq tours bien garnies d'artillerie élevées aux deux côtés de la porte de Bruxelles. Cet ouvrage que Farnèse admirait et qui coûta si cher aux Espagnols, était pourvu de portes secrètes de sortie, chaque escarpement de fossé miné, n'attendait que l'étincelle pour faire sauter des compagnies entières.

La porte de Bois-le-Duc fut renforcée d'un fossé et d'un

rempart intérieur. Et bien que la porte de Bruxelles fût déjà suffisamment défendue par le formidable ravelin qui commandait les deux flancs du fossé, Tapin fit faire encore à l'intérieur une demi-lune pourvue d'un fossé et garnie de huit pièces de canon. Ces ouvrages prodigieux, auxquels toute la population travailla avec un enthousiasme indicible, remplirent l'intervalle du 8 avril au commencement de juin, époque à laquelle on reprit les hostilités des deux parts.

Depuis le jour où Lesly avait été témoin des menées secrètes de Blommaerts avec l'orfèvre Martyns, ce dernier avait été étroitement emprisonné par les ordres du magistrat en attendant qu'on eût le temps de le faire pendre. Toute communication avec le dehors lui avait été interdite. Cependant l'Allemand avait trouvé moyen de lui faire passer un billet qu'il s'était bien gardé d'écrire luimême, dans lequel il lui disait de garder le plus grand silence, de tout nier, quelque chose qu'on pût lui dire, quelque menace ou quelque promesse qu'on pût lui faire. La conduite de Blommaerts, pendant l'assaut du 8 avril où Tapin l'avait constamment mené avec lui aux endroits les plus dangereux, avait un peu diminué les soupçons des chefs de la ville; toutefois on avait eu la précaution de fondre sa compagnie avec celle de Lesly. Tapin sentait aussi qu'il pourrait avoir besoin encore de l'Allemand pour attirer le duc de Parme dans quelque piège. Il avait donc feint d'avoir complètement oublié la soirée du 7 avril, dans laquelle l'Allemand avait fait preuve d'une aussi triomphante impudence. Une circonstance imprévue avança la fin du roman du capitaine.

Vers le milieu de mai, tandis que la ville respirait un

moment, pansait ses blessures et réparait ses brèches, un homme se présenta un soir à la prison du marché du Samedi où était enfermé Martyns, et demanda à voir le prisonnier: la nuit commençait à tomber.

- Le prisonnier ne peut voir personne, messire, dit le geolier, c'est l'ordre du comte de Heerle et du commandant Tapin.

- Crois-tu que j'ignore cela, fit Blommaerts d'un air d'importance, aussi si je te demande à le voir, c'est que probablement j'ai un permis en bon ordre, qui couvre ta responsabilité.

En disant ces mots, l'Allemand tira de son pourpoint un parchemin qu'il présenta au geolier.

- Diantre! capitaine, mais c'est que je ne sais pas lire!

- Animal! ne vois-tu pas là la signature du commandant et la griffe du comte de Heerle.

- Je vois-là bien des choses, et si ce grimoire que je vois-là est une griffe, je jure bien que le diable ne les a pas plus entortillées.

- Alors tu vas m'ouvrir la prison de ce pendentif d'orfèvre, à qui il faut que je parle.

- Je ne dis pas non, capitaine! mais, voyez-vous, le commandant Tapin m'a dit avec sa voix que vous lui connaissez: si tu laisses qui que ce soit approcher de cet homme, je te fais pendre à la tour de la porte de Bois-le-Duc en guise de cible au premier assaut!

- Bah! des bêtises camarade! le commandant Tapin n'est pas si méchant qu'il le paraît. A propos, as-tu quelque chose à boire ici? car depuis deux mois que nous vivons au milieu de la poudre, il me semble toujours que

j'ai du salpêtre dans la gorge! Tiens voilà rider de Brabant, trouve-moi de l'eau-de-vie, nous causerons un moment, tu m'as l'air d'un brave homme!

- J'en ai justement là une vieille bouteille qui date de loin, du jour où les Espagnols ont été si bien houspillés ici et où le comte de Montesdocha a été embastillé le 20 octobre 1576. Lorsqu'il fut délivré par les siens, il partit si promptement qu'il oublia son vin et quelques bouteilles d'eau-de-vie, tenez goûtez-moi ceci, capitaine.

Les deux quidams se mirent à boire. Au bout d'un quart d'heure on heurta à la porte, le geolier se leva et sortit. Blommaerts saisit ce moment, tira de son pourpoint une poudre qu'il jeta dans le verre de son compagnon de l'air le plus calme du monde.

Quelques instans après, l'homme aux clés revint.

- Que la peste crève les importuns, dit-il d'un air rogue.

- Quels importuns, dit le capitaine, au diable... A votre santé et à la prochaine délivrance de la ville!..

- De tout mon coeur, fit le geolier et il vida son immense hanap d'eau-de-vie. Ça capitaine, continua-t-il en s'essuyant la bouche du revers de la main, est-il vrai que nous allons avoir des secours. Pour Dieu! il est temps, une livre de cheval vaut vingt sous, un rat coûte plus cher qu'une perdrix, et puis battez-vous donc avec des rats dans le ventre!

- Moi qui vous parle, camarade, j'ai mangé ma part d'un ture. C'était sous l'empereur Charles-Quint, il y avait quatre jours que nous n'avions pas vu l'ombre d'un grain de blé, nous étions à Bude en Hongrie; un turc nous tombe

entre les mains, vrai Dieu! nous l'avons dévoré comme voilà un verre d'eau-de-vie! buvez-donc!

- Vous avez mangé du turc! capitaine! et vous n'en êtes pas mort! et est-ce mangeable au moins le turc?

- Prrrrr! fit Blommaerts, j'aime mieux le chevreuil, buvez-donc!

- Que St-Servais me soit en aide, mais il me semble que je n'y vois plus! manger un turc! chienne d'eau-de-vie, va! Tenez vous êtes un brave homme vous!..... - j'ai une envie de dormir à deux ducats par tête! Martyns! impossible..... défendu comme le pater aux ânes! Tapin!... Dieu me damne si je vous vois! la lampe fume!... c'est sûr!.... - si vous aviez vu quelle chienne de mine il avait ce Martyns!... un brave homme vous!.... à boire!... - un turc mortdieu!... j'ai les yeux.... Brrrr! bonsoir!...

- Bon! le voilà parti, dit l'Allemand et il prit les clés à la ceinture du dormeur et se dirigea vers le cachot de Martyns. Ce dernier était couché sur un grabat et se redressa vivement, lorsque Blommaerts entra, une lampe à la main.

- Vous! dit l'orfèvre, épouvanté de l'air égavé du capitaine.

- Moi! dis ta prière, tu vas mourir!..

- Mourir! dit Martyns en se redressant autant que ses chaînes le lui permettaient, pourquoi!

- Silence! fit l'Allemand ou je te poignarde aussi vrai que cette lampe m'éclaire! puis il tira de sa poche une corde à noeuds coulans qu'il jeta au cou du prisonnier. Ce fut pendant quelques instans une affreuse lutte, qui se termina par un gémissement étouffé, puis prenant sa lampe il se disposa à quitter le cachot. Soudain un

bruit se fait entendre derrière lui, il se retourne vivement, porte la main à son poignard.... Manzan, Tapin et deux mousquetaires Ecosais sont debouts sur le seuil de la prison!...

- Vrai Dieu! ce misérable est cousin germain de Satan! dit Tapin, puis se tournant versies Ecosais, désarmez cet homme ajouta-t-il d'une voix formidable.

- Allons! il était écrit que je serais pendu! ce maraud de Lesly avait ma foi raison, faire naufrage au port! Mort diable! qui eût prévu ceci!

- Et maintenant, monsieur, recommandez votre sale âme a Dieu s'il en veut, dit Tapin, votre heure est venue. Seigneur Manzan, écoutez-moi...

Le commandant dit quelques mots à l'oreille de l'Espagnol et on emmena le prisonnier.

Les premiers rayons du soleil levant, éclairèrent à la porte de Bois-le-Duc un cadavre pendu aux crénaux; sur sa poitrine pendait un immense écriteau où l'on pouvait lire en caractères lisibles à vingt pas:

RÉCOMPENSE

DES ESPIONS DU DUC DE PARME.

Serbellon qui faisait sa ronde avec Farnèse l'aperçut le premier. - Par ma foi! dit-il en lui montrant du doigt la dépouille de Blommaerts, le paillard ne l'a pas volé!..

IV.

La mission du comte de Berlaimont à Liège ne fut pas infructueuse. Il revint vers la fin d'avril, amenant avec lui trois mille houilleurs et vingt pièces de canon que la ville de Liège offrait à Farnèse, comme témoignage de fidélité et de sympathie pour le succès de ses armes. Ce secours fut reçu par les Espagnols avec la plus grande joie, la plus grande partie de leurs pionniers ayant été mis hors de combat dans les précédentes attaques et notamment à la sanglante journée du 8 avril. Les Liégeois offrirent encore à Farnèse de la poudre, des boulets, des machines de guerre de tout genre.

Disons-le en passant; dans la lutte héroïque de la Belgique et des Provinces-Unies contre l'Espagne, Liège ternit son blason d'une manière honteuse, en offrant à

l'étranger des armes contre ses compatriotes. L'histoire qui n'a personne à ménager, appelle de pareilles actions des infâmies. Tandis qu'Anvers, Audenaerde, Leyde, Haarlem, Turnhout, Tournay, Mons, Bruxelles, Naerden, tombaient pierre à pierre sous le canon espagnol et ensanglantaient leurs ruines, Liège offrait ses armes et ses bras à un ennemi qu'elle pouvait écraser par un seul soulèvement. Pris entre Maestricht, Anvers et Liège, pas un Espagnol ne fut resté debout pour mander à Philippe II, comment la Belgique répondait au cartel qu'il lui avait jeté par la main d'Alvarez de Tolède, duc d'Albe, soldat-bourreau que l'histoire a placé à côté des plus sanglans proconsuls romains.

Le ravelin que Tapin avait élevé devant la porte de Bruxelles, parut à Farnèse devoir être désormais le but et le point central de l'attaque. Non-seulement il balayait le fossé par le feu meurtrier de ses flancs, mais il commandait la campagne et empêchait toute attaque de front. Fort du secours qu'il venait de recevoir et voulant suivre le conseil de Serbellon, Alexandre fit confectionner quelques milliers de fascines et d'énormes gabions qui furent placés pendant la nuit vis-à-vis du ravelin. Une foule de femmes allemandes qui se trouvaient dans l'armée furent surtout employées à cet ouvrage. Le feu de la place et les fréquentes sorties d'un brave capitaine Maestrichtois, Bastien François, auquel Melchior de Heerle avait donné la compagnie de Blommaerts, ne purent empêcher les Espagnols de pousser vigoureusement l'édification de leur plate-forme qui se fortifiait chaque jour davantage. Bientôt elle fut parachevée et put recevoir quatre pièces de brèche et une compagnie de mousque-

taires. Ce *cavalier*, pour nous servir des termes du métier, était de forme carrée, chaque face ayant cent quinze pieds de largeur, sa hauteur était de cent trente-cinq, et commandait le ravelin et la porte de Bruxelles. Les feux plongeans de ce formidable ouvrage, sorti de terre comme par enchantement à la voix de Farnèse, forcèrent les assiégés à abandonner la première enceinte du ravelin que le canon battait en brèche, tandis que la sape et la mine achevaient de le ruiner complètement. Repoussés ainsi d'enceinte en enceinte jusqu'au mur de la ville, les malheureux habitans purent prévoir en quelque sorte le moment où il ne leur resterait plus qu'à s'ensevelir sous les ruines de cette cité qu'ils avaient si héroïquement défendue.

Maîtres du ravelin, non sans l'avoir chèrement acheté, les Espagnols le rétablirent autant que possible et l'armèrent de quelques pièces de canon, au moyen desquelles ils achevèrent de ruiner les tours de la porte de Bruxelles qui défendaient encore l'approche du fossé principal et de la muraille d'enceinte de la ville. Canonnés du haut du cavalier qui dominait le rempart et par le front du ravelin que l'on avait rétabli, les assiégés furent après de grandes pertes obligés d'abandonner la porte de Bruxelles et les tours qui la défendaient. Possesseurs de ces ouvrages et de la muraille d'enceinte, les Espagnols n'étaient plus séparés des assiégés que par le fossé et le retranchement du second rempart que Tapin avait fait élever derrière le premier. Ce retranchement auquel des milliers d'hommes, de femmes et d'enfans avaient travaillé avec une ardeur incroyable, était en forme de demi-lune et défendu par un fossé de quarante-cinq pieds de profondeur; la position de cet ouvrage était vis-à-vis l'église de St-Servais.

N'ayant plus cette fois à craindre le feu des tours de la porte, qui lui servait maintenant à empêcher les assiégés de défendre les approches du fossé, Farnèse fit entrer dans le fossé de la place trois compagnies de mineurs qui creusèrent les fondemens de la muraille d'enceinte avec un tel succès, qu'au bout de quelque temps, cent quarante pieds de muraille tombèrent du côté de la porte de Tongres, tandis qu'à gauche du côté de la porte de Bois-le-Duc, l'écrroulement fut assez considérable pour permettre aux soldats de s'y développer et de s'établir sur les débris, au moyen desquels ils commencèrent à combler le fossé du second retranchement. Un enseigne, Camille Manillio, fut le premier qui arbora le drapeau Espagnol sur la muraille au milieu de la fusillade; il en fut récompensé par Farnèse qui le gratifia d'une chaîne d'or et d'une compagnie de Wallons.

La prise du ravelin et de la porte de Bruxelles, quelque funestes qu'elles fussent aux assiégés, ne leur ôtèrent rien de leur intrépidité ni de leur constance; décimés par le canon et par les furieux combats qui avaient accompagnés la prise du ravelin et de leurs remparts, ils songeaient à lutter jusqu'au bout, mais non à se rendre. Deux mille habitans avaient succombé, la garnison était réduite de 1200 hommes à 400, qui presque tous étaient blessés, deux cents femmes étaient tombées victimes de leur héroïque courage, Tapin blessé d'un coup de mousquet au bras, toujours calme et souriant, réédifiait les murs et faisait payer chaque pouce de terrain par des flots de sang espagnol. Au milieu des débris sanglans et des décombres labourés par les boulets, son front n'avait pas perdu un seul moment son héroïque sérénité, mais tous ne la par-

tageaient plus, les débris de la garnison lassés d'une latte dont ils prévoyaient la mortelle issue, et croyant du reste avoir fait preuve d'assez de constance et de valeur, vinrent trouver le conseil de défense composé de Melchior de Heerle, de Tapin et de quelques indomptables doyens de métier qui avaient pris au sérieux le serment de s'enterrer sous les ruines de leur patrie, plutôt que d'en céder un pied à l'étranger, aussi long-temps qu'ils auraient un souffle de vie.

La députation de la garnison se composait de quelques vieux soldats qui, pendant tout le siège, avaient donné de hautes preuves d'intrépidité. Tous étaient plus ou moins gravement blessés, leurs figures pâles et amaigries, leurs vêtements en lambeaux, les faisaient plutôt ressembler à des bandits affamés et proscrits qu'à de courageux et de nobles soldats. Ce fut d'Harcourt qui prit la parole.

- Messires, dit-il d'une voix triste, ces braves gens que voici et qui ont jusqu'ici assez payé de leur personne pour que nul ne suspecte leur courage, m'ont prié de vous demander quelles étaient vos intentions quant à l'avenir de la défense de la place. Je ne veux décourager personne, mais la ville ne peut plus résister à un assaut; quatre remparts que nous avons défendus pied à pied, n'ont pas empêché l'ennemi de se rendre maître des murailles. Tous nos gens sont blessés, la poudre manque, quant aux vivres je n'en parlerai pas, depuis quinze jours, nous n'avons plus que quatre onces de pain. Tous nos ouvrages extérieurs sont au pouvoir de l'ennemi, trois cents pieds de muraille comblent le fossé de votre dernier retranchement. Qui donc dans de telles circon-

stances oserait nous blâmer d'accepter une capitulation qui ne pourrait être qu'honorable.

- Camarades, dit de Heerle, nul plus que moi n'a admiré votre héroïque courage, mais ce n'est pas à moi à vous donner une réponse à votre mission. Chaque habitant de Maestricht a acheté de son sang le droit de jeter sa voix dans la discussion où s'agite cette importante question qui touche leur honneur. Je crois cependant pouvoir vous prédire leur réponse.... Ils sauront mourir, mais je doute qu'ils se rendent! Du reste, vous allez en juger, nous allons faire assembler le peuple au Vrythof, suivez-nous, messieurs.

Le rappel du tambour et la vue des chefs se dirigeant vers l'église St-Servais, eût bientôt fait comprendre aux assiégés qu'il s'agissait d'une importante communication: en un moment la place fut comble.

Le silence s'étant rétabli, Melchior fit part aux habitans de la communication de la garnison et de leurs propositions.

Un cri général d'improbation et d'indignation suivit ces paroles; hommes, femmes, enfans, tous protestèrent par leurs imprécations contre ce qu'ils appelaient une lâcheté.

- Compagnons! s'écria le capitaine Bastien, jurez-moi devant Dieu qui vous écoute et qui vous sauvera, de traiter en ennemi de la patrie, celui qui parlera de se rendre, tant qu'il nous restera une épée pour nous défendre et un bras pour la porter.

- Nous le jurons! fit l'immense voix de la foule.

- De n'accepter de l'ennemi, ni trêve, ni capitula-

tion, et de poignarder le premier qui oserait parler d'une honteuse transaction.

- Oui! oui! à mort les soldats! les étrangers!

- Par la sainte-croix de Dieu! avez vous oublié qu'il n'y a pas d'étrangers ici, dit Tapin d'une voix éclatante, nous avons tous payé notre droit de cité, au prix de nos blessures, sur douze cents hommes que je vous ai amenés, comptez ce qu'il en reste, une poignée de mutilés que vous osez insulter et menacer de mort! Si c'est-là votre reconnaissance et le prix de notre sang, mieux valait pour nous vous abandonner à votre sort, nous le pouvions, nous le pouvons encor, mais il s'agit ici d'honneur et de courage et vive Dieu! Sébastien Tapin ne souffrira jamais qu'on suspecte celui de ses soldats, moins encore le sieu! Or écoutez bien ceci: le premier d'entre nous qui parlera de se rendre à l'ennemi, fut-il dans nos murs, qu'il soit traité comme lâche et félon, j'ai un serment à remplir moi, et vous avez une patrie à défendre, j'ai juré au prince d'Orange et aux Etats de défendre Maestricht, je remplirai mon devoir. Si l'ennemi pénètre dans la place, que chaque maison devienne une citadelle, chaque église une forteresse et alors, si nous tombons, c'est que Dieu le voudra, car nous aurons fait tout ce qu'il est donné à des hommes de faire!

- Vive Tapin! Noël pour notre brave commandant! Aux armes! aux remparts! crièrent d'une voix unanime les témoins de cette scène imposante.

- Ainsi vous l'entendez, pas de quartier aux ennemis! pas de conditions, quelles qu'elles soient, dit de Heerle aux habitants, et aux soldats.

- Non! non! Mille morts plutôt, hurla la foule.

- Aux remparts alors! dit Tapin en étenda ut la main vers St.-Servais, car voici les messagers de l'Espagne qui nous annoncent que le combat recommence!

En effet, quelques boulets venaient de frapper la tour de St.-Servais, tandis que d'autres traversaient l'air avec un sifflement sourd. En un moment la place fut déserte, hommes, femmes, enfans même s'élançèrent vers la porte de Bruxelles ou tous les efforts de l'ennemi semblaient s'être portés depuis la prise du ravelin.

Les assiégés, comme nous l'avons dit, n'étaient plus séparés des Espagnols que par un fossé de cinquante pieds de largeur et de quarante de profondeur. La demilune, dernier rempart des assiégés, était bien armée et empêchait l'approche du fossé principal, que les ennemis s'efforçaient de combler pour amener leur artillerie sur les murs de la ville, d'où ils auraient pu détruire la demilune par la supériorité de leur position. Alexandre conçut un hardi dessein: il fit jeter sur le fossé de la muraille d'enceinte un pont dont la construction s'opéra sous le feu de l'ennemi. Prêchant d'exemple plus que de paroles, l'ouvrage avançait rapidement, lorsque deux charpentiers sont enlevés à côté de Farnèse par un boulet; un instant après une poutre qu'il remuait avec un soldat fut cassée par un second boulet, sans que le chef espagnol perdît un instant sa tranquillité d'esprit et son activité. Un pareil exemple ne pouvait manquer d'électriser l'armée entière. Enfin après des efforts surhumains, et après avoir perdu plus de deux cents hommes à la construction de ce pont, on parvint à établir une batterie sur le fossé en face de la demi-lune, dont l'attaque fut fixée au 24 juin.

A cinq heures du matin le canon espagnol commença à tonner contre le centre de la demi-lune et contre ses deux extrémités, qui paraissaient plus faiblement défendues que le reste. La compagnie de Lopez Urquize, les Wallons et les Bourguignons n'attendaient pas que la brèche fut pratiquée pour s'élancer dans le fossé, où ils s'efforçaient d'arracher les pieux ferrés qui empêchaient l'approche du rempart. Pendant ce temps et pour détruire les assiégés, les canons du comle de Berlaimont faisaient un feu terrible sur la crête de la demi-lune et foudroyaient à portée de pistolet tout ce qui avait l'audace de s'y montrer. Figueroa et Valdez animaient de la voix les pionniers et les mineurs qui parvinrent enfin à loger une mine dans l'angle gauche du rempart, et se retirèrent après y avoir jeté une mèche d'une longueur calculée sur le temps nécessaire à leur retraite. Tout-à-coup une détonnation sourde se fait entendre, le mur de revêtement s'écroule avec une grande masse de terre et comble une partie du fossé vers lequel s'élancent aussitôt une foule d'assaillans; le fossé est comblé d'ennemis qui cherchent à l'envi à parvenir les premiers sur la brèche, déjà un enseigne de Valdez est parvenu sur la crête de la demi-lune, où il se défend avec un héroïque courage, lorsque soudain une détonnation effrayante se fait entendre: du fond du fossé s'elance un torrent de flammes qui brûle, consume et étouffe les Espagnols. Des cris affreux se font entendre, le fossé n'est plus qu'un volcan qui vomit des flammes et lance en l'air, en guise de lave, des cadavres noircis et défigurés. Un moment d'hésitation se fait sentir dans les rangs ennemis. Tapin profite de ces instans pour faire tonner sur les Espagnols toute son

artillerie qui broie sous sa mitraille des rangs entiers. Les femmes, les enfans jettent sur l'ennemi des matières brûlantes ou l'écrasent sous les pavés. Le fossé est déblayé. Alexandre qui a assisté à l'assaut, fait retirer les troupes, et l'artillerie de la muraille qui s'est tue pendant quelques momens, continue de démolir ce que la mine des Espagnols a commencé. Un vaste pan de décombres s'ébranle avec bruit, et aussitôt les soldats de Figueroa qui veulent venger sur l'ennemi leur dernière défaite, s'élancent l'épée ou la dague au poing vers la brèche, avec une fureur si aveugle et si irrésistible, que les assiégés sont refoulés jusqu'à leur dernier retranchement. Cependant Tapin, armé d'une hache et suivi de Lesly et de quelques vigoureux bourgeois, rétablit les chances du combat; la tuerie est renfermée dans un si étroit espace, que les armes longues deviennent inutiles. Chaque soldat s'y choisit un ennemi avec lequel il lutte jusqu'à ce que l'un des deux tombe. Les assiégés se battent avec un morne et muet désespoir, qui rend le combat plus terrible encore. L'artillerie cesse de tonner, chaque pouce de terrain est conquis, repris, au milieu des flots de sang. Les blasphèmes se mêlent aux hurras de victoire et aux cris des blessés. Un moment les Espagnols sont repoussés et culbutés du rempart, le comte de Berlaimont qui s'avance pour encourager les siens, est frappé d'une balle qui brise son armure à l'épaule gauche et lui sort par l'épaule droite. Un cri s'élève parmi les Espagnols qui croient un moment que Farnèse vient d'être atteint, lorsque ce dernier s'avance, la pique à la main, et ramène la compagnie de Lopez Urquize qui s'élançe, la pique basse, vers les assiégeans, déjà affaiblis par trois

heures de combat désespéré. Mansfelt, pendant ce temps, a fait pointer du haut de la tour de Bruxelles une petite pièce de canon dont le premier boulet donnant dans le mur de revêtement, y produit des éclats meurtriers. Tapin, frappé à la tempe par un morceau de granit, tombe ensanglanté en criant à ses soldats d'avancer.

- En avant mortdieu! compagnons ne vous inquiétez pas de moi, ce n'est qu'une égratignure, tenez ferme et frappez au visage!...

Le sang qu'il perd avec ses forces fait mollir enfin l'indomptable courage de Tapin, c'est en vain qu'il veut se relever en s'aidant de Lesly et de quelques habitans, il tombe sans connaissance entre leurs bras et Lesly le couvrant de son corps le fait emporter derrière le dernier retranchement.

Le bruit de la mort de Tapin qui se répand parmi les assiégés fait enfin cesser le combat; ils effectuent leur retraite sous les ordres de Melchior de Heerle et de Manzan et se retirent dans leur dernier retranchement après avoir détruit la demi-lune pour qu'elle ne puisse pas servir aux ennemis.

La perte des Espagnols fut grande: cinq cents hommes y furent tués ou blessés, les habitans y perdirent la moitié des débris de l'héroïque garnison et plus de trois cents des leurs; la poudre allait manquer, leurs combattans étaient couverts de blessures, l'ennemi n'était plus séparé d'eux que par un fossé et une simple levée en terre, armée de huit pièces de canon qui allaient bientôt, faute de munitions, devenir inutiles, tout espoir de secours était perdu et cependant nul ne parlait de se rendre!

Tant de courage ne pouvait être indifférent au duc de

Parme qui depuis le commencement du siège avait plusieurs fois manifesté son admiration pour ces héroïques bourgeois qui avaient repoussé et vaincu dans des combats corps-à-corps, ses vieilles bandes espagnoles sillonnées de cicatrices dont chacune rappelait une victoire, ses soldats italiens et bourguignons dont l'impétueux courage trouvait peu d'obstacles et ses invincibles Wallons noirs du comte de Roelx, espèce d'enfans perdus dont le panache flottait toujours au plus épais des mêlées. Il songea donc à sauver la ville des horreurs d'un sac qui ne pouvait faillir d'être sanglant, chaque soldat ayant un ami ou un parent à venger. Ce fut donc dans ces pensées que Farnèse envoya aux assiégés un parlementaire pour leur proposer ses conditions, dans lesquelles perçait l'admiration du général espagnol pour la malheureuse cité.

Le 25 juin, à huit heures du matin, tandis que les assiégés s'occupaient à ajouter de nouvelles défenses à leurs derniers retranchemens et renforçaient le rempart de pieux ferrés, de fourneaux, de mines, élevaient la crête du rempart et se préparaient, malgré l'échec de la veille, à une nouvelle défense plus désespérée que jamais, on vit se présenter, sur le glacis, un trompette portant un drapeau de parlementaire, qui précédait de quelques pas un officier, qu'à sa mine fière et hautaine, à son profil sévère, à sa moustache en raffiné, on reconnaissait pour être un espagnol. Parvenu au bord du fossé, le trompette s'arrêta, agita son drapeau blanc et sonna par trois fois. Lesly, qui se trouvait sur le rempart lui demanda ce qui l'amenait:

- Une communication de son Altesse le duc de Parme, dit l'officier.

Le pont se baissa, une troupe de bourgeois armés se présenta pour recevoir le parlementaire. Melchior de Heerle, prévenu de cette circonstance, accourut suivi de quelques Danois.

- Otez son bandeau à ce gentilhomme, capitaine Lesly, dit de Heerle à l'Écossais qui avait, selon un vieil usage de guerre, couvert les yeux du parlementaire avec son écharpe, il est bon qu'il sache quels sont nos moyens de défense et l'attitude de nos soldats, afin qu'il puisse dire à son maître ce que Maestricht lui coûtera s'il avait encore l'espoir de l'emporter sur ses héroïques défenseurs.

Le bandeau ôté, le gentilhomme jeta ses regards autour de lui, il se trouvait dans une vaste enceinte, au devant de laquelle s'élevait un rempart, fait en deux nuits par un des miracles de patriotisme que l'Espagne réalisa dans la guerre de 1810, autour de lui deux mille hommes s'étendaient en haie, appuyés sur leurs armes et jetant sur lui des regards mortels de baine. Des femmés, des enfans, la pioche et la pelle à la main, travaillaient à creuser un nouveau fossé derrière le rempart, dernier obstacle qui les séparait de l'ennemi. Des détachemens du corps des métiers, la plupart couverts de blessures, fourbissaient leurs armes, creusaient de nouvelles embrasures et de nouvelles plates-formes de batteries, avec le plus grand sang-froid; tout portait l'empreinte d'une seule pensée: mourir! mais non se rendre.

Après avoir contemplé pendant quelque temps cet émouvant spectacle, l'Espagnol s'adressant à de Heerle, lui demanda s'il était le gouverneur de la place. Celui-ci fit de la tête un signe affirmatif.

- Alors vous tous qui m'entourez, écoutez-moi, dit le

parlementaire, moi don Ingo-Alfonso d'Aguilar, comte de Haro, parlant au nom d'Alexandre de Farnèse, duc de Parme et de Plaisance, général en chef de Sa Majesté le roi Don Philippe II, notre maître, gouverneur général des Pays-Bas, vous fais à tous savoir ceci:

Le duc de Parme, touché de votre constance et de votre intrépidité et voulant vous prouver toute son admiration pour des qualités employées à défendre une aussi méchante cause, voulant d'ailleurs vous épargner les suites terribles d'une lutte folie et aveugle contre son invincible puissance, vous mande par ma voix, qu'une plus longue résistance sera considérée par lui comme une preuve d'opiniâtreté inutile et comme un mépris de la clémence qu'il veut bien vous témoigner; or voici les conditions qu'il vous accorde:

Les prédicateurs hérétiques seront jetés à la Meuse en réparation de la mort d'Alexandre Cuvalca et des soldats de Sa Majesté auxquels vous avez fait subir ce supplice.

Les habitans auront la vie sauve, la ville sera à la disposition du vainqueur avec tout ce qu'elle contient: faute d'accepter ces conditions, Maestricht sera livré à l'épée et au bon plaisir du soldat. J'ai dit.

Melchior de Heerle imposa silence de la main aux habitans que la morgue insolente de l'envoyé avait exaspérés au plus haut point; puis prenant l'ambassadeur par la main, il le reconduisit devant le rempart.

- Vous prendrez ce rempart, mais vous y perdrez 500 hommes; pour parvenir ici, vous en aurez un second à emporter, vous l'emporterez peut-être enfin, mais votre victoire coûtera à l'Espagne plus d'or et de sang que n'en vaudront l'amas de ruines que nous sommes dé-

cidés à vous laisser. Il vous faudra forcer chaque maison, conquérir le sol pied-à-pied, puis quand tout espoir sera perdu, nous ferons sauter la ville. Voilà notre réponse, n'est-il pas vrai, compagnons!

- Pas de capitulation! pas de pacte avec l'Espagne, des armes! des boulets au lieu de paroles avec ces conquérans de Petersheim!

- Renvoyez l'ambassadeur par la bouche d'un canon! - Vous êtes bien hardis de demander à des hommes dont les femmes vous ont fait fuir, de déposer les armes, disait un bourgeois, une aune de corde à ce papiste! - O ui! oui! à la potence! hurlèrent mille voix.

- Habitans et soldats, je vous demande pour la dernière fois si vous acceptez les conditions que son Altesse le duc de Parme veut bien vous accorder.

- Non! non! la guerre! la guerre sans quartier, sans merci! et par Dieu, déguerpissez au plus vite, ear la main me démange, dit un mousquetaire de d'Harcourt.

Don Alfonso Aguilar, salua gravement la foule avec un regard mélancolique et s'éloigna au milieu des malédictions et des huées.

Lorsque l'envoyé revint au quartier-général pour rendre compte au duc de Parme de sa mission, il trouva celui-ci en proie à une fièvre des plus violentes; l'activité de Farnèse qui le privait de sommeil et le faisait participer aux travaux comme un simple mineur avait profondément altéré sa santé. Gaspar Robles, de Billy et Tassis étaient auprès de lui quand Aguilar entra.

- Eh bien comte, quelles nouvelles nous apportez vous? dit Farnèse en se soulevant douloureusement.

- De mauvaises, Altesse! Votre clémence ne m'a valu

que des insultes, je ne sais quel secret espoir anime ces gens, mais aujourd'hui qu'une simple barricade les sépare seulement de nous, ils se montrent pardieu plus insolens et plus osés qu'ils ne faisaient lorsque leurs murailles étaient encore entières et qu'ils avaient tous leurs moyens de défense.

- Vous le voyez! Messieurs, dit Farnèse, on nous force à répandre le sang, puis un jour l'histoire en souillera votre renommée. Je voulais les sauver, leur constance m'avait touché, ce sont de grands et nobles courages! Mais il faut en finir et ne pas leur donner le temps de nous opposer de nouveaux obstacles.....

Tout-à-coup sa parole s'éteignit, ses yeux étincelèrent d'un feu sombre.

- Le délire le reprend, dit le comte Macs qui tenait ses mains, tandis que Serbellon soutenait dans les siennes sa tête pâle. Tout-à-coup il se dresse sur son séant, le geste animé, la parole ardente.

- Angelo, ma piqué! A moi, les Wallons noirs! à l'assaut, enfans! Tue! tue, les hérétiques! Lopez, attaquez le flanc gauche du rempart! San-Jago, main-basse sur tout! Voyez, ils fuient! Ville gagnéc! Vive la messe!

- Le voilà retombé dans ses rêveries de guerre, dit Serbellon; laissons-le, messieurs, le repos et le calme lui sont nécessaires.

Pendant la maladie d'Alexandre, qui dura depuis le 25 juin jusque vers la fin de juillet, époque à laquelle il fit son entrée triomphale à Maestricht, on laissa quelque repit aux assiégés; soit que l'absence du chef eut jeté de la négligence dans les dispositions des Espagnols, soit que, fatigués des combats, ils se fussent relâchés de

leur vigilance, aucune attaque n'eût lieu du 25 au 28, juin. Pendant ces trois jours, Melchior de Heerle avait fait fortifier le dernier rempart, ajouter de nouvelles mines à la contr'escarpe du fossé, élevé de nombreux corps de garde partout. Les assiégés ne quittaient plus leurs murailles, ils y mangeaient, ils y dormaient, et paraissaient plus animés que jamais. Tapin, qui avait été transporté à Wyk, dirigeait encore, du sein de son lit de douleur, ce grand drame patriotique, donnait des ordres et animait par sa pensée cette garnison de héros qui voyait tomber sans pâlir le dernier obstacle qui la séparait encore d'une mort assurée, mais non sans gloire.

Cependant le commandement de l'armée avait été remis à Mansfelt et à Gonzague, général de la cavalerie, qui, piqués des reproches d'Alexandre sur le repit qu'ils laissaient aux assiégés, préparèrent tout pour emporter la place de vive force. Farnèse avait cependant commandé d'agir humainement avec les habitans, de ne se montrer sévère que pour la garnison. Le 28 juin, les hostilités reprurent; pendant *douze heures* les assiégés repoussèrent *neuf assauts* furieux, dans lesquels l'armée espagnole lança tour-à-tour sur le faible rempart de terre, toutes ses vieilles bandes aguerries. La tuerie fut horrible, un soleil brûlant épuisait les forces des assiégés: le sang et la sueur coulaient de leurs armes, une soif affreuse les dévorait. Ce n'était plus de combats dans lesquels deux armées brillantes se heurtent au son des clairons et au bruit de l'artillerie, c'étaient d'affreuses boucheries, des luttes de cannibales s'acharnant sur des cadavres. Au fort du combat, un des Ecossais de Lesly, furieux de sang, de meurtre et de soif, s'attacha à un officier espagnol

qu'il venait d'abattre d'un coup de pique, et donna à l'armée le spectacle d'un vampire se désaltérant de sang! Trois fois le régiment de Figueroa aborda la crête du rempart, et fut culbuté dans le fossé avec des pertes notables. Les femmes, la hache ou la pique à la main, frappaient en vieux soldats et tombaient de même. Une compagnie de Bourguignons d'Annibal d'Altemps fut enlevée par une mine et horriblement brûlée. Dix Wallons noirs du comte de Roeulx, parvenus dans l'intérieur du rempart, y sont massacrés et leurs têtes sanglantes lancées dans le fossé, apprirent aux Espagnols qu'ils ont à faire à des adversaires dignes des plus maies courages. Enfin lassée de meurtre et épuisée par cette longue lutte, l'armée espagnole se retire et passa la nuit à fortifier la demi-lune dont elle s'était rendue maître le 24, quelques pièces de brèche y furent amenées par Serbellon qui, furieux des pertes de l'armée, voulut emporter par la sape et la brèche le dernier obstacle qui les séparait du fruit de tant d'efforts et de courage.

Les pertes des assiégés étaient irréparables, les plus braves d'entre ces braves avaient succombé, Lesly, d'Harcourt, cent soldats de la garnison, plus de trois cents habitants étaient tombés à leur poste, criblés de blessures. Affaiblis par douze heures de combat et par des privations de tout genre, les assiégés semblaient avoir perdu en un moment l'énergie qui les avait animés jusqu'alors. Leurs mains meurtries et fatiguées supportaient à grand' peine leurs armes; privés de sommeil pendant plusieurs nuits, les sentinelles, s'endormirent de ce sommeil impérieux qui ferait dormir l'homme le moins résolu à la bouche d'un canon. La dernière heure avait sonné pour

la malheureuse cité, elle s'était endormie peut-être dans des rêves de délivrance et de victoire, elle allait s'éveiller dans le carnage et la mort!...

Pendant cette mémorable nuit du 28 au 29, un soldat du régiment de Tolède, nommé Pedro Garcias, en cherchant, à la faveur de la nuit, quelque'endroit par où on put surprendre l'ennemi, découvrit dans le rempart une trouée que l'on avait faiblement comblée au moyen de terre fraîchement remuée; il revint sur ses pas, appela un de ses camarades, Jean Marillier, soldat wallon. Tous deux se mirent donc à agrandir l'ouverture au moyen de leurs mains et de leurs dagues, bientôt la trouée fut assez large pour donner passage à un homme, ils s'y glissèrent sans bruit, et aperçurent aux premières lueurs du matin, quelques sentinelles endormies sur leurs armes; d'autres groupes étaient étendus et dormaient du sommeil le plus profond.

- Amis! dit Garcias, que penses-tu de cette bonne fortune, voici qui va nous valoir quelque grade sans compter une ample part du butin.

- Silence, fit le Wallon, allons au plutôt prévenir le Duc, une compagnie peut se glisser ici en quelques minutes et alors il n'y aura plus qu'à tuer ces hérétiques damnés qui dorment comme d'honnêtes bourgeois, contents de leur journée. Alerte! détalons!

Il était quatre heures du matin quand les deux soldats arrivèrent à la tente du duc de Parme, qui les écouta avec une religieuse attention.

- Comte Maes, donnez à ces deux hommes cinquante ducats d'or! vous, mes amis, portez ces ordres à Mansfeld et à Gonzague, après la prise de la ville nous vous trouverons quelque cornette de Wallons ou de Bourguignons.

Cà, hâtez-vous et qu'avant neuf heures le drapeau espagnol flotte sur les tours de St.-Servais.

Gonzague et Mansfelt apprirent avec un étonnement mêlé de joie la découverte des deux soldats et ordonnèrent pour l'assaut deux compagnies du régiment de Figueroa, les Wallons noirs et deux compagnies de Bourguignons. Ces soldats sous la conduite de Pedro Garcias et de son compagnon, s'approchèrent du rempart dans le plus grand silence: la peine de mort a été infligée par les chefs à ceux qui profèreraient une parole. Arrivés à la crevasse du rempart, quelques pionniers en agrandirent sans bruit l'ouverture, bientôt elle est assez large pour donner passage à trois hommes de front. Pendant ce temps le reste des troupes Espagnoles s'est mis sous les armes et n'attend pour s'élancer sur les traces de leurs camarades que le signal convenu. Déjà quelques hommes sont dans l'intérieur des retranchemens, lorsque tout-à-coup une sentinelle, frappée sans doute par l'air vif du matin, étend les mains, baille et se frotte les yeux, un enseigne italien, se courbe jusqu'à terre, rampe jusqu'au soldat qui vient de se reposer sur sa hallebarde, puis, se dressant tout-à coup il le saisit à la gorge et lui plonge sa dague dans le coeur; l'homme frappé tombe, sans pousser un seul cri, et passe du sommeil à la mort.

Débarassés de ce témoin importun, les Espagnols continuèrent leur escalade périlleuse. Bientôt deux cents hommes sont dans la ville, pas un coup n'a été frappé, les premiers rayons du soleil levant viennent dorer cette scène calme encore, mais qui bientôt va se changer en une horrible boucherie.

Tout-à-coup un cri s'élève; chaque Espagnol s'est choisi

une victime, deux cents assiégés sont frappés à mort. Un parti de Bourguignons s'empare de la porte, baisse le pont-levis et introduit dans la place une nuée d'ennemis!

Surpris dans leur sommeil, harassés, brisés par les fatigues et les privations de tout genre, les assiégés n'opposent qu'une faible résistance à des troupes animées par la vengeance et le désir du butin. Les Espagnols se précipitent dans les rues et les places comme un torrent qui a rompu ses digues. Tout est mis à mort, le massacre devient général, les résistances particulières ne font qu'accroître la fureur du soldat, exaspéré par une aussi longue et aussi sanglante défense. Cependant Maestricht ne tombe pas sans vengeance. Du haut des toits, les femmes, héroïnes jusqu'au bout, écrasent l'ennemi sous des pavés, des tuiles, ou le brûlent sous des déluges de feu, d'eau de plomb. Chaque rue devient un abattoir humain, on trébuche sur les cadavres, on glisse dans le sang, l'épée se repaît de meurtre. Les Allemands et les Espagnols se montrent les plus cruels dans cette sanglante orgie, dans laquelle une cité tout entière agonise et meurt sous le sabre des soldats ivres de carnage. Les restes de l'héroïque garnison tombent en détail, fidèles jusqu'au bout à leur pacte de mort. Schwartzembourg de Heerle, rallie sur le Vrythof une compagnie de bourgeois et de femmes qui arrêtent un moment l'ennemi, mais bientôt cernés de toutes parts, ce bataillon sacré jonche la terre non sans avoir fait acheter chèrement la victoire aux ennemis.

Mais c'est du côté de Wyk que le carnage déploie toutes ses horribles joies!....

Tandis que Maestricht râlait sous l'épée du vainqueur

et expiait par un massacre horrible son héroïque défense, une poignée de défenseurs enfermés dans Wyk, n'avait pas perdu tout espoir de résister encore à l'ennemi. Le fort qui commandait le pont du côté de la ville tenait encore, ainsi que quelques maisons particulières transformées en véritables citadelles, qu'il fallut emporter de vive force après des assauts sanglans. Manzan reconnu par un de ses compatriotes Alphonse de Sulis, fut préservé du massacre général, mais pour subir une mort vingt fois plus honteuse et plus terrible. Il fut condamné comme déserteur à passer par les piques de trois compagnies d'Espagnols, jusqu'à ce que son corps ne fut plus qu'une masse informe et sanglante labourée par l'acier. Depuis six heures du matin jusque quatre heures de l'après-midi, le carnage fut horrible, l'épée du vainqueur ne se reposa pas, dix mille cadavres, d'hommes, de femmes, d'enfans, jonchaient les rues. De temps en temps d'affreux cris étaient suivis de bruits sourds, c'étaient des femmes qui pour échapper à la brutalité cynique des soldats se jetaient par les fenêtres et se brisaient sur le pavé, plutôt que d'être souillées par les sanglantes caresses de ces satyres ivres de carnage et de sales désirs. La main de Dieu s'était abaissée sur la malheureuse cité, transformée en une vaste arène abandonnée à des tigres.

Wyk, avons-nous dit, tenait encore, mais bientôt une masse de fu yards, força le commandant du pont à leur donner passage; en un moment le pont fut couvert d'unenu de peuple, quis'accroissait de moment en moment, pressé qu'il était par les armes des Espagnols qui massacraient sans pitié la queue de cette immense colonne domptée par

l'effroi, afin de pouvoir entrer avec les vaincus dans le faubourg. La rage des Espagnols pour percer ce mur vivant ne peut se décrire. Pressés dans un étroit passage, ils frappaient devant eux avec une espèce de sourde frénésie. Bientôt les cadavres encombraient le pont, et les fuyards arrivaient toujours par la rue du Pont, foulant aux pieds les morts et les blessés qui font entendre d'affreuses clameurs. Les Espagnols bientôt ne peuvent plus faire usage de leurs armes, la foule les comprime, les porte. Tout-à-coup un cri d'amer désespoir s'élève à la tête de la colonne..... Elle a devant elle un abîme..... Tapin qui ne veut laisser à l'ennemi que ce qu'il ne pourra conserver, à fait couper une arche de la rive droite, et ce vaste flot humain, pressé par l'épée du vainqueur, vient s'abîmer dans le gouffre avec une clameur formidable; l'avalanche entraîne tout avec elle, vainqueurs et vaincus, et la Meuse emporte dans ses eaux sanglantes quatre mille cadavres!....

Alors tout fut dit!..... Terrifiés par cet immense désastre, les habitants de Wyk envoient à Gonzague des parlementaires; ils offrent de se rendre, malgré les ordres de Tapin, qui veut tomber avec cette cité qu'il a si bien défendue. Au milieu du désordre et pendant la suspension d'armes tacite qu'entourait le projet de capitulation, les soldats de Mondragon escaladent le rempart, ouvrent les portes à leurs compagnons, et le faubourg de Wyk renvoie à l'autre rive les cris de mort qui ont cessé dans Maestricht!.....

Un bruit général répandu dans l'armée espagnole était que les plus riches habitants de Maestricht avaient renfermé à Wyk toutes leurs richesses et leurs objets les

plus précieux. Aussi dans ce faubourg l'avidité du soldat enfantu les excès les plus inouis. Un parti d'Allemands s'était emparé de la maison d'un riche habitant de Wyk et procédait méthodiquement au pillage, après avoir massacré tout ce qui s'y trouvait. Les vins, les liqueurs fortes eurent bientôt amené une orgie. Les soldats, ivres de sang et de vin, repoussèrent avec des menaces et des huées les officiers que le duc de Parme ne cessait d'envoyer pour mettre un terme au carnage et à la dévastation.

Assis au milieu d'horribles dépouilles, les soudards de Fronsberg se livraient à des chants de joie qu'interrompaient de temps en temps les gémissements des blessés et des mourans qui les entouraient. Tout-à-coup un officier espagnol, suivi d'une troupe de soldats du corps de Figueroa, se présente; la vue des richesses dont les Allemands se sont emparés, les irrite. Un soldat plus hardi que les autres, entre au milieu du groupe d'Allemands, et faisant deux lots dubutin avec son épée, s'écrie: - Ceci nous appartient de droit, comme étant arrivés les premiers dans la ville; quant à l'autre part, nous allons voir qui l'emportera! Que dites-vous de ce partage, compagnons? - Bravo! Balboa! bravo! Nous allons voir si ces limiers si avides à la curée que d'autres leur ont faite, trouveront autant de courage à défendre leur butin qu'ils en ont eu à massacrer ces femmes et ces vieillards qui les entourent!

La réponse des Allemands fut brutale; trois Espagnols frappés au visage, tombèrent sur le carreau. Une mêlée

affreuse s'ensuivit, dans laquelle les vainqueurs trébuchaient souvent sur les cadavres qui les entouaient. Les Espagnols plus faibles en nombre, allaient être tous massacrés, lorsque Valdez qui avait fait jeter un pont sur l'arche détruite par Tapin, arriva dans Wyk avec un fort détachement qui, n'ayant plus rien à tuer dans Maestricht, venait chercher du butin dans le faubourg et s'emparer, selon les ordres de Farnèse, de Tapin, que l'on savait y être caché. Le combat recommença de nouveau jusqu'à l'arrivée de Gouzague et de Mansfelt qui mirent un terme à cette tuerie; enfin, après avoir rétabli l'ordre, Gouzague s'informa à Valdez si l'on avait découvert la retraite de Tapin.

- Mes soldats ont tué une vingtaine de ces manans, qui tous se sont laissé égorger plutôt que de découvrir la retraite de leur général.

- Et cependant j'ai les ordres les plus précis du duc, dit Gouzague; non seulement il faut le découvrir, mais encore le traiter avec les plus grands égards; puis, s'adressant aux soldats, il leur cria à haute voix; enfans! le prince de Parme promet dix écus d'or à qui découvrira le commandant Tapin; celui qui se permettrait la moindre insulte contre lui sera passé par les armes!

L'appât des ducats fit ce que la soif du sang n'avait pu faire; une foule de soldats se mirent en quête et fouillèrent les maisons vides, dans lesquelles on avait littéralement du sang jusqu'à la cheville; enfin, au bout d'une heure de recherche, un soldat allemand, ivre, trébucha contre un panneau qui renvoya un son sonore.

- Dieu me damne! dit le reitre, mais il y a quelque

chose là qui sonne creux, à moi Hermann! une hache! et le trésor à nous deux s'il y a un!

La hache eut bientôt abattu le faible rempart de chêne qui séparait le vieux guerrier blessé de ses ennemis. A la vue des Allemands il essaya de se soulever sur son lit et retomba pâle et sans force.

Le réduit dans lequel se trouvait Tapin, était une espèce de cellule donnant sur une cour déserte qui avait échappé aux recherches des vainqueurs. Un méchant grabat, une table sur laquelle étaient des papiers, une paire de pistolets et un vase contenant une boisson rafraichissante était tout ce qu'on pouvait découvrir dans ce misérable chenil où l'adversaire de Farnèse agonisait comme un lion blessé qui cherche une sombre caverne pour y mourir en paix loin des chasseurs. Il y avait tant de majesté sur ce front pâle et sanglant, que ces Teutons reculèrent devant eet autre Marius. Au pied du lit du blessé se tenait un Ecossais qui s'était levé au bruit et tenant un pistolet d'une main et une épée de l'autre, se préparait à vendre chèrement ces deux vies qui étaient échappées comme par miracle à la rage du vainqueur. Frappés de respect par cette grande infortune, les Allemands s'inclinèrent:

- Vous êtes le commandant Tapin, monseigneur, dit l'un des soldats.
- Lui-même! vous voulez ma vie sans doute, alors dépêchez-vous, car deux heures de plus, et vive Dieu! je m'en allais sans votre permission.
- Nous avons ordre de vous amener à Son Altesse le duc de Parme qui nous a recommandé sous peine de mort d'avoir pour vous les plus grands égards.

- Ah! Alexandre a fait cela, dit Tapin avec un sourire, mon bon Donald, laisse-là tes armes, on veut nous conserver pour orner le triomphe! Fabius a vaincu Annibal!

- Son Altesse désire vivement vous voir et vous a fait préparer un logement dans son quartier-général: si le duc n'eût pas été malade, sans doute qu'il fut venu vous voir lui-même.

- Mais comment me transporter, dit Tapin.

- Qu'à cela ne tienne, dit l'Allemand, nous allons vous faire un brancard de piques et mortdieu! mes camarades seront fiers de porter un brave comme vous!

Un éclair de joie passa sur le front du blessé. Les deux soldats sortirent et revinrent bientôt avec une foule de leurs compagnons Espagnols, Wallons, Bourguignons, Allemands qui tous se disputaient l'honneur de porter la litière de ce grand vaincu! Il y eut un moment où cette question de préséance faillit amener une nouvelle querelle entre eux. Enfin on se décida à prendre deux porteurs de chaque nation.

- Je demande franchise et quartier pour ce fidèle ami, dit Tapin en montrant Donald, je paierai s'il le faut sa rançon, c'est un brave dont la claymore a fait connaissance avec la peau de plus d'un d'entre vous!

- Accordé! firent les soldats, mais pas de rançon pour l'Ecossais!

Cette garantie donnée à Tapin, on s'occupa aussitôt de le transporter au quartier-général où Farnèse, à peine rétabli d'une fièvre violente, qui avait mis sa vie en danger, attendait avec impatience l'arrivée de Tapin. Une vingtaine de soldats soulevèrent le guerrier blessé et le

déposèrent avec des soins tout maternels sur un lit des plus riches dépouilles qu'ils avaient pu réunir. Il y avait quelque chose d'émouvant à voir cet empressement, ces soins touchans de la part de ces rudes vainqueurs, tout souillés de sang et de poussière, pour un ennemi blessé, dont la valeur et la science leur avaient été si funestes. Ces préparatifs terminés, les soldats enlevèrent sur leurs épaules le brancard de piqués et précédés par quelques uns des leurs, chargés d'éloigner les obstacles qui pouvaient s'opposer à la sécurité de leur marche, ils se mirent en route.

Le départ de Tapin pour le quartier-général fut pour lui un vrai triomphe; partout où passa ce noble et douloureux cortège, le pillage et le massacre s'arrêtaient comme par enchantement. Arrivés au Vrijthof où gisaient plus de deux cents cadavres de femmes, l'héroïque soldat se souleva sur sa couche triomphale et découvrit son front devant ces tristes restes. A chaque pas il fallait se frayer une horrible route à travers les cadavres mutilés qui encombraient les rues. Le sang joint à la poussière faisait glisser les soldats dans une boue affreuse. Des rues entières, telles que celle du Pont et celle du Grand Staat étaient littéralement obstruées par les victimes du massacre, qui continuait encore dans les parties les plus reculées de la ville. Arrivé à la porte de Bruxelles, le cortège rencontra les généraux Mansfelt et Gonzague qui se rendaient au quartier-général où le prince les avait fait appeler. Tous deux s'écartèrent, un sentiment de colère se faisait voir sur leur visage, la défaite de Tapin leur paraissait plus belle que leur victoire. Gonzague s'étant dressé sur ses étriers pour mieux voir, une voix de la foule qui suivait le brancard, s'écria:

- Chapeau bas! devant le commandant Tapin.

Gonzague rougit et pâlit de colère, sans faire un mouvement.

- Chapeau bas! hurlèrent les soldats furieux, en se portant vers le cheval de Gonzague. C'est l'ordre du duc de Parme!

Mansfelt toujours politique, poussa son cheval vers le brancard et salua courtoisement le blessé qui lui répondit par un triste sourire en lui montrant du doigt la boucherie qui l'entourait.

- Bravo! Mansfelt! bravo! crièrent les Allemands, chapeau bas l'Espagnol!

- Je vais le lui ôter du bout de ma pique, dit un autre.

Gonzague s'inclina et salua. Ne pas céder eut été compromettre inutilement sa dignité.

Les soldats applaudirent avec fureur et reprirent leur route en forçant tous ceux qu'ils rencontraient à rendre hommage à un courage qui pendant trois mois avait lutté avec l'impossible.

Tapin fut reçu au quartier-général par Robles de Billy, Tassis et Serbellon, ce dernier découvrant sa blanche tête lui dit avec un affectueux sourire:

- Votre part de gloire est plus belle que la nôtre, commandant! de pareilles défaites valent des victoires!

- Des victoires telles que celles que vous venez de remporter souillent toujours de sang le blason du vainqueur, messire! dit Tapin.

Serbellon baissa la tête, l'on entra dans la chambre du prince, qui à la vue de Tapin se leva pâle et souffrant de sa chaire.

- Soyez le bien-venu, commandant, dit-il en lui pre-

nant la main, tandis qu'on plaçait le blessé sur un lit de repos, je tremblais que dans la première ivresse de la victoire....

- Vos soldats n'eussent jeté une victime de plus à la sanglante hécatombe qui jonche les rues de Maestricht, n'est-ce pas prince! votre clémence me pèse comme un remords quand je songe que c'est surtout la confiance qu'ils ont eu en mes faibles talents qui leur a fait prolonger une défense désespérée. Il fallait choisir vos victimes, Schwartzembourg de Heerle, les doyens de métiers et moi, pouvaient suffire à apaiser le ressentiment de votre altesse.

- Melchior de Heerle s'est sauvé! dit Gonzague d'un air de mépris.

- Vous en avez menti! monsieur, il est mort!... répondit Tapin, pâle d'émotion, il est tombé avec les derniers défenseurs de cette cité dont le sang s'interposera un jour entre vous et Dieu! - Puis se tournant vers Farnèse, il continua. - La prise de Maestricht ne vous sera d'aucun avantage, prince, elle aura affaibli votre armée, vous avez payé ce succès par la perte d'au moins dix mille de vos plus braves soldats! Dès ce jour les Pays-Bas sont perdus pour l'Espagne, la clémence vous eut ramené quelques villes, la boucherie, la lâche tuerie de femmes et d'enfans commise par vos soldats, va faire de chaque village une citadelle contre laquelle vous userez vos forces en détail. Puisque Philippe II veut vous faire continuer l'oeuvre du duc d'Albe, les flamands sauront mourir en hommes qui préfèrent une balle ou un coup d'épée à la corde du bourreau!

- Assez, monsieur! dit Farnèse visiblement ému.

- Je vous le repète prince! faites-moi pendre par le prévôt de l'armée, mais au nom de votre mère, au nom de votre gloire, arrêtez le massacre. Ce flot de sang remontera jusqu'à votre lit de mort!

- Quels ordres vous avais-je donnés, messieurs! dit Farnèse en s'adressant aux généraux Mansfelt et Gonzague, parlez de par Dieu! ne vous avais-je pas recommandé de mettre un terme à la tuerie aussitôt que la prise de la ville serait complète.

- Oui! prince dit Gonzague.

- Et ces ordres vous les avez fidelement exécutés?

- Oui! prince, fit Gonzague en balbutiant.

- Pour la seconde fois vous en avez menti, mort dieu! s'écria le blessé avec colère et je jure Dieu que si cette maudite blessure ne me retenait, je vous le prouverais à la pointe de l'épée! A notre départ le massacre venait de reprendre dans Wyk; osez le nier! Vos soldats brûlent à petit feu les bourgeois pour leur faire déclarer où ils ont caché leurs trésors. Système de bandits, de chauffeurs! On égorge les enfans sous les yeux des mères pour leur arracher la dernière pièce d'or! on viole les filles les mains rouges de sang, les églises sont encombrées de morts, les marches des autels sont pourpres, comme s'il eut posé ses pieds sanglans. J'ai fait quarante ans la guerre, je l'ai faite aux Turcs, mais je dois avouer que vos soldats l'emportent en férocité sur eux, et en rapacité sur les plus infâmes juifs! Que le soldat échauffé et irrité par une longue résistance, tue en enlevant une place, tout ce qui lui tombe d'abord dans la main, c'est bien! mais tuer depuis ce matin 5 heures, jusque maintenant six heures du soir, c'est l'office des bouchers!

Alexandre, pâle d'indignation, jeta sur les deux généraux des regards courroucés puis se tournant vers son secrétaire:

- Comte Maes, dit-il, deux ordres pour l'armée: Tout massacre cessera à l'instant, sous peine de mort. Les soldats qui seront convaincus d'avoir mis à la torture les bourgeois pour en obtenir des rançons, seront passés par les armes. Les soldats qui garderaient de force des ôtages, les mettront en liberté sur-le-champ. Le pillage cessera le 1^{er} juillet à midi, heure à laquelle les soldats se rendront au camp sous peine de mort! - Messieurs, dit-il, aux généraux Mansfelt et Gonzague, vous me répondrez de l'exécution de ces ordres!

Ceux-ci s'inclinèrent et sortirent. Les ordres de Farnèse ne changèrent cependant que peu de chose au sort de la malheureuse cité dont le sac dura jusqu'au 2 juillet.

- Et maintenant, monsieur, dit-il à Tapin, êtes-vous satisfait? Nous avons à nous occuper de vous, de votre blessure, qui n'est pas assez grave pour en désespérer.

- J'accepterai vos soins, prince, répondit Tapin d'un air grave; mais en ce moment il me faut plutôt songer à mon âme, qu'à mon corps! c'est ma dernière bataille! je le sens. Et il retomba épuisé sur son lit.

Les soins les plus assidus des médecins du prince ne purent sauver Tapin; transporté à Limbourg, il y mourut quelque temps après, au grand regret de Farnèse.

Le 29 juillet, le duc de Parme complètement rétabli, fit son entrée triomphale dans la ville de Maestricht, par la brèche de la porte de Bruxelles; il était placé sur une espèce de trône blasonné aux armes d'Espagne, de Plaisance et de Parme; ce trône était porté sur les

épaules des gentilshommes de sa maison, et entouré de ses principaux officiers. L'armée suivait, parée comme pour une fête. Les clairons et les tambours résonnaient tristement dans ces rues désertes, où l'on apercevait à peine un habitant. Une foule de bandits accourus à l'agonie de la ville comme à une vaste curée, s'étaient établis dans les maisons abandonnées et saluèrent l'entrée des vainqueurs. Farnèse, épouvanté de cette immense désolation, ne resta qu'un jour en ville.

Pendant plus de quatre mois, Maestricht fut inhabité; cinq à six cents bourgeois, la plupart blessés, ruinés tous, étaient ce qui restait d'une population de quarante mille âmes et d'une des plus opulentes cités des Pays-Bas, que le commerce des laines, des draperies et un grand transit avec l'Allemagne, avaient enrichie.

Le pillage fait par les Espagnols s'éleva à plus de trois millions de florins, c'est-à-dire neuf millions de notre monnaie actuelle. Trois mille femmes y moururent les armes à la main et par les fatigues et les privations de tout genre. Les villages de Gronsfelt, Petersheim furent dépeuplés long-temps, ainsi que toute la banlieue de Maestricht, dans laquelle, deux mois après, des bandes de maraudeurs venaient glaner sur les pas des Espagnols ce qui pouvait avoir échappé à leur rapacité.

Les soins du duc de Parme empêchèrent la peste de se déclarer dans la ville; l'amoncellement de cadavres était tel que les soldats en eurent pour deux jours à les jeter à la Meuse, qui alla porter à la Hollande épouvantée les restes des héroïques défenseurs de la Sagunte du nord.

Ainsi tomba Maestricht, après quatre-vingt-deux jours de siège, ou plutôt de combats continuels. *Qu'on ne croie*

pas que nous en ayons poétisé le moins du monde les événemens, Alexandre Farnèse, dans une lettre adressée à Philippe II, le 15 juin 1579, lui mandait ce qui suit:

‘Avec l'aide de Dieu et le vif désir que j'ai de servir Votre Majesté, je crois me rendre maître de la place avant trois semaines, malgré le rude courage des assiégés qui nous viennent insulter jusque dans nos forts. Ils élèvent rempart sur rempart, ce à quoi ils sont merveilleusement aidés par leurs femmes, qui tout ainsi que des soldats, combattent de la pique, de l'épée et du mousquet et font le service comme leurs maris. Les femmes de Sienne en Toscane, si célèbres pour la défense de leur cité ne me semblent pas pouvoir être comparées à celles de Maestricht, qui se montrent d'une hardiesse nonpareille et d'un étonnant courage. Elles sont partagées en bandes, ont leurs chefs et leurs enseignes, tantôt travaillent aux fortifications, tantôt accompagnent leurs maris dans les sorties. Enfin il n'y a jour qu'elles ne fassent acte d'héroïsme, digne des plus braves soldats.

‘En mon camp de Maestricht, ce 15 de juin 1579.

‘ALEXANDRE.’

Tous les historiens à quelque parti qu'ils appartiennent, Strada lui-même, ce panégyriste de Farnèse, confirment ces éloges. La ville fut, par arrêté du mois de novembre 1580, dépouillée de tous ses privilèges; nous donnerons ce document pour terminer ce travail.

Notes et pièces justificatives.

On peut s'assurer, par les relations de De Thou, Bentivoglio, Hooft, Van Meteren, Le Petit, Strada, etc., etc., que nous avons toujours respecté la vérité dans notre travail. Quelques historiens vont jusqu'à assurer qu'il ne resta que *trente* personnes qui échappèrent au massacre.

Nous le répétons, notre relation est rigoureusement historique quant au fond et aux détails, mais nous avons usé du droit de l'écrivain en dramatisant le canevas un peu sec des historiens.

Dans le courant du mois d'août 1580, le placard suivant fut affiché à l'hôtel-de-ville de Maestricht, et publié dans

toutes les villes des Pays-Bas qui reconnaissaient le pouvoir de l'Espagne.

PHILIPPE par la grâce de Dieu, roy de Castille, de Léon, de Arragone, de Navarre, de Jérusalem, duc de Brabant, etc., etc., faisons savoir à tous présens et futurs, que attendu, le corps, la ville, et communauté ensemble, les bourgeois et inhabitans de cette ville de Maestricht ont rebellé contre tout traité et devoir des bonnes subjects, pris les armes contre leur propre seigneur et prince, ouy même fait entrer dans la ville nos ennemis les hérétiques, faux ministres de toute sorte de secte contraire à notre sainte romaine, catholique et apostolique foy et religion, ayant de plus chassé et permis de chasser des ecclésiastiques et personnes religieuses, violans les saints sacremens, combattu et cassé les statues, images et autels des diverses églises benites et dédiées à l'honneur de Dieu et de ses saints et en outre résisté à notre armée et siège, tandis que par la grâce de Dieu, nous avons pris la ville par la force des armes d'assaut et nous en sommes rendu maîtres et remis sous notre obéissance, pour quelles désobéissances et rebellions et méfaits ils ont mérité *poenam criminis leso majestatis Divino et humano* et consécutivement perdre leur corps et biens, aussi tous privilèges, franchises, droits, statuts, appartenantes tant au corps que sur céants de la ville, métiers confréries, illecq tant en général qu'en particulier, de sorte que détestans des rebelles si obstinés, aurions de bonne raison pu laser et renverser la ville pour horreur et exemple des autres qui voudront commettre pareille chose, ce non obstant voulant user et témoigner notre douceur

et clémence ordinaire et naturelle en préférant la clémence à la rigueur de justice, avons par lettres et placards patentes données dans notre ville de Maestricht, le 10 du mois d'août dernier, pardonné et remissionné les bourgeois et inhabitants, de quelles familles ou conditions ils pouvaient être, leurs pardonnans leurs crimes et fautes commises, les remettans dans leur bon nom et réputation comme aussi dans leurs biens non confisqués, y excluant de cette grâce tant seulement quelques personnes qui ont etez les cheffs et auteurs des crimes proscripts et qui dans nos lettres patentes sont déclarées et nommées.

Asteur est-il que voulans ordonner et disposer touchant le corps et communauté de la ville proscripte et des collèges, confréries et metiers illecq et puis qu'il est notoir et connu comme quoy en matière de justice et police de la ville proscripte et dans ce maniment et administration de collèges, confréries et métiers plusieurs et différentes coutumes, usances et manières s'observent, qui sont contraires et préjudiciablés au bien publicq, repos et tranquillité de la même ville et hors quoy ci-devant plusieurs fois des grandes et différentes séditions changemens et désordres sont venus et arrivés, comme il peut conster par les punitions qui ont ete faites cy-devant, même point pour de si grandes mutineries et rebellies que les présentes.

Si est-il que voulans en ce pourvoir et remédier et après que de ce avons donné part au très-reverend père en Dieu et seigneur le cardinal évêque de Liège, avons par bonne et menue délibération du conseil et avec délibération de notre très-aimez et bon neveu le prince de

Parme et de Plaisance, stadthouder, gouverneur et capitaine général dans ces nos pays héréditaires, avons pour le service de Dieu et le notre, comme aussi le bien et repos et conservation de la proscrite ville de Maestricht trouvé nécessaire et à propos de mettre illecq et établir une bonne et ferme et durable forme de justice et de police, changeant et mettant à néant toutes les coutumes, seances et manières d'agir cy-devant observées et usées du sorte que accordons et approuvons toutes telles lois nouvelles franchises et privilèges qu'une ville bien réglée et policée peut requérir et doit avoir et profiter et pour ce commençons par les magistrats de la ville proscrite avons ordonné et accordé les points et articles suivants:

Comme il est connu à un chacun et qu'il est évident qu'en cette notre ville de Maestricht, les bourgeois et inhabitans d'icelle ont pris les armes contre nous, avec des drapeaux déployés et ont resté et persisté bien opiniâtrément dans leur mauvaise idée, intention et rebellion, qu'ils ont fait toute sorte d'hostilité contre nous et nos Etats avec aide et assistance des plus notables et perverses hérétiques et perturbateurs de la tranquillité publique et bien de Dieu et commis des faits abominables sans vouloir se jamais soumettre sous notre obeissance, ni nous connaître pour leur prince èt seigneur naturel, par où nous nous avons trouvé obligé, quoy que à notre grand regret de les assujettir à notre domination par la rigueur et force des armes et quoy que par là tous les bourgeois et inhabitans de la dite ville de Maestricht sont ouvertement coupables du crime de leze-majesté et par ainsi ont encouru la perte de leurs corps et biens tant en général qu'en particulier, ayant même de plus mérité la dite ville

être amolée et rasée entièrement à l'exemple d'un chacun, ce non obstant, ne voulant nous servir de rigueur ultérieure, mais de notre bonté naturelle, clémence et miséricorde.

Ainsy ayant délibéré avec notre très-cher et aimé cousin le prince de Parme et de Plaisance, stadthouder, gouverneur et capitain-général de nos Pays-Bas héréditaires, avec avis de nos chères et féaux gens de notre conseil privé d'état et notre, avons pardonné et remissionné, comme nous pardonnons et remettons par les présentes de notre grâce speciale, tous les bourgeois et inhabitans de notre dite ville, telles fautes delits et mémoires esquels ils peuvent avoir été tombés par leur rebellion. Voir pourtant que dans cette grâce et pardon ne seront point comprises les personnes suivantes comme ayant été les chefs et auteurs de la dite rebellion, à savoir:

Nicolas van Halen, Vaes van Peer, Anthoin Cumbenberg, Gerard Vriendt le fils, Gilbert Nicolas Weerts, Jan Philippens le vieux, Joseph Emonts, Jacques Oorschot, Nicolas Ruysch, Tilman Vranken dit le *maître de postes*, Jan Vinck, Jacques Moelen, Laurent van den Banner (ou Bannart), Lambert Vootstock dans le Schoonensteyn, Michel van Vleck, Pier van Vleck, André Ousbercx à l'enseigne du *Bonten osch*, Michel Smoeckscheer, Pier Bourbense à l'enseigne de *Koeck*, Jan Verliers à l'enseigne de *Stock*, Henry Becker à l'enseigne de *Lange venster*, Servais Veelen, Jean Ruyters, Reinier Reyniers, (alias Schip), Henri Paymans, (alias Boxken), Nelis Reesen, Servais Krayen, Tilman Krayen, Gerard

Vriendts, fils de Gerard, Jean van Bentenaken, fils du vieux Guillaume Bentenaken, Henri van Heesvelt, maître Paul Winands, Jean Ruysch, Simon Nagelsmith, Reinier Hootman le vieux, Mathieu van Haert, Gossen Passart, Pier Steenbecker sur le Bocx-Straat, Henri Peerboom le vieux, Mathieu Nysmans, Mathieu Fredericx, Adolph Spiesmaker, Pier Steencremer, Jean van Petersom, proche les croisiers, Herman Schoenmaker, Dirick van Bré, Jean Lenssen, Henri Ramakers, Foullon, Gerard Nys, (alias Meren), Guillaume Verliers, (alias Boen), Jean Nys, (alias Cleppers), Thomas Joncker vitrier, Guillaume Witmaker, maître Mathieu van der Plaschen, Pier Bocx, Heusken Bussemaker, Joncker Jan van Bun, Henry Nootboom.

Ne seront point aussi compris dans cette grâce tous les ministres et pasteurs de la fausse religion reformée et tous ceux qui ont été de leur consistoire et congrégation et qui ont exercé leur dite fausse religion et généralement tous ceux qui se sont trouvés aux sermons et prédications des hérétiques, lesquels nous avons déclaré comme déclarons par cette coupables de leze-majesté et d'avoir mérité confiscation de leurs corps et biens bien entendu pourtant que tous ceux qui ont conversé ordinairement les dites sermons et voudroient se réconcilier avec notre mère la sainte église catholique romaine et avec nous, et dorénavant viendront demeurer dans Maestricht, ou dans aucunes autres villes de nos terres héréditaires proscriptes pour y vivre comme de bonnes catholiques et fidèles sujets pourront le remontrer à leur juge ordinaire et par après à nous ou à notre dit cousin par supplieques avec l'absolution de leur juge ordinaire, leur

accorder ultérieurement notre dite grâce et clemence, ordonnons et mandons bien expressément, a tous ceux qui sont compris dans notre dite grâce et qui sont actuellement absens et réfugiés de notre dite ville, qu'ils auroient à revenir et habiter leurs maisons comme ils voulaient le faire, et cela dans le terme d'un mois après la publication de cettes, sinon qu'ils auroient raisons légitimes de ne point revenir, en quel cas, ils seromt tenus de le faire connaître dans le terme profigé et d'en faire conster sous peine d'etre explus de notre grâce.

Commandant en outre à nos fiscaux et à tous nos officiers et à ceux de nos vasseaux et justiciers de notre pays et duché de Brabant et d'Outre-Meuse à qui cecy appartiendra, qu'ils auroient à laisser jouir de leurs biens immeubles comme aussi meubles lesquels ils auraient rançonné des gens de notre armée, sans les enquérin ou molester au corps ou aux biens. Et afin que personne puisse pretexter ignorance de cette notre grâce, ordonnance et mandement, nous vous mandons et en chargeons que les ferez publier crier et assiger à l'instant et sans delai dans cette notre dite ville, aux lieux où on est accoustumé de faire les cris et publications et que vous procéderez et ferez proceder à l'accomplissement et observance d'icelle contre tous transgresseurs et désobeissans par exécution des peines cy-dessus mentionnés, sans aucune faveur dissimulation ou autre connivence, à ce, nous vous donnons plein pouvoir et autorité et ordonnance spéciale, mandans et ordonnans tous à un chacun qu'ils auront à vous obeir sérieusement.

Car ainsy nous plaît-il.

Donné en notre dite ville de Maestricht sous notre sceau imprimé en forme de placat sur les présentes le 10 août 1579.

Par le Roy,
VERREYCKEN.
Per copiam,
VAN ZUYLEN.

Suivait l'ordonnance qui réglait la nouvelle administration de la ville et la dépouillait de toutes ses chartes et privilèges.

FIN.